

Jerzy W. Borejsza

## PORTRAIT DU RÉVOLUTIONNAIRE POLONAIS

*Le héros de cet essai est le conspirateur, l'insurgé et l'émigré, qui, dans les années 1830 - 1864, luttait pour l'indépendance politique de la Pologne partagée et asservie et qui défendait en même temps les barricades des révolutions européennes (1848 - 1871), ainsi que le militant du mouvement socialiste naissant (1864 - 1905). Pour bien construire son modèle, l'auteur analyse les aspects sociologiques, socio-psychologiques, politiques, idéologiques et culturels du développement du mouvement révolutionnaire polonais.*

Dans *Ozimina (Blé d'hiver)* — roman aujourd'hui quelque peu oublié, bien que rangé parmi les classiques — de notre excellent écrivain Waclaw Berent qui le publia au seuil du vingtième siècle, le portrait du révolutionnaire polonais semble être un stéréotype parfait. A la veille de la révolution de 1905, un colonel russe aperçoit, trônant à la table d'un salon polonais, un homme d'âge vénérable.

« — Qui est-ce? — demanda le colonel.

« — L'aïeul de Madame, le commandant.

« — Heu! — le colonel écarquilla les yeux. — Y en aurait-il encore parmi les vivants?... Un commandant de l'armée polonaise?

« — Il a fait la campagne de l'an trente comme officier et a été fait chef de bataillon en Hongrie, sous Bem [...]

« — Du temps de Garibaldi, il était de ceux qui ont apporté la liberté

à Naples, où il a été blessé. Il a pris part à l'insurrection de soixante-trois. Volontaire dans la guerre franco-prussienne, il était dans les francs-tireurs du général Lipowski [...]

« — Peu après, il a combattu contre les Versaillais sous les ordres du général Jarosław Dąbrowski.

« Le colonel tressaillit et, la bouche déjà grande ouverte, fit longtemps attendre l'expression de son étonnement.

« — Un communard?! — souffla-t-il enfin. »<sup>1</sup>

Le portrait de cet insurgé-communard est-il uniquement un stéréotype, une fiction littéraire imaginée par Berent? « L'aïeul de Madame » ne serait-il qu'une vision historique, un personnage créé de toutes pièces et transporté dans le temps à l'image des apparitions symboliques de *Wesele (Noces)* de Stanisław Wyspiański, chef-d'oeuvre dramaturgique, dont la première à Cracovie, en 1901, a obligé les Polonais de se poser la question s'ils étaient mûrs pour le combat de libération nationale? Eh bien, non! Renouant avec les *Noces*, Berent refrénait sa licence poétique et cherchait à rester fidèle aux faits.

En 1911 — à la parution de la première édition du *Blé d'hiver* — il n'était pas difficile de respecter cette fidélité. Les soldats polonais de 1830 passaient souvent leurs derniers jours sous le même toit que les futurs combattants de 1905, les uns et les autres se côtoyaient et l'écrivain, tapi dans son coin, pouvait les embrasser du même regard.

L'un des derniers vétérans de 1831, le sous-lieutenant Józef Kownacki du 4<sup>e</sup> Régiment de chasseurs à cheval, chevalier de *Virtuti Militari*, est mort à 102 ans, en janvier 1908. Presque tous les Polonais adonnés à la lecture connaissaient à l'aube du vingtième siècle la biographie mouvementée du conspirateur et écrivain Zygmunt Miłkowski — Teodor Tomasz Jeż (1824 - 1915) qui prit une part active aux événements de 1848 et 1863, fut l'émissaire de la Société Démocratique Polonaise et l'un des fondateurs de la Ligue Polonaise, avant de combattre pour la liberté des Slaves du Sud. Miłkowski, lui-même, dans ses *Sylwety emigracyjne (Silhouettes d'émigrés)*, publiées à Cracovie en 1904, a rappelé la vie mouvementée de son ami Roman Czarnomski, calque presque exact, mais plus vivant, de la destinée du héros littéraire du *Blé d'hiver*.

<sup>1</sup> W. Berent, *Ozimina [Blé d'hiver]*, Warszawa 1958, pp. 83 - 84.

## I

Né en 1800, Roman Czarnomski se souvenait encore de l'époque napoléonienne. Il écrivait dans une requête :

« J'étais avec mon père dans Modlin assiégé en 1812. En 1818, voulant avec quelques autres rejoindre Bolivar, je fus dénoncé et de ce fait condamné par Constantin [frère du tsar Nicolas I<sup>er</sup> et commandant en chef des troupes du Royaume de Pologne — *J.W.B.*] à l'enrégimentement comme simple soldat dans les chasseurs à cheval de la garde.

« Promu officier en 1823, j'ai été arrêté [...] lors du complot de Pestel, mais relâché. J'ai été arrêté en 1829, mais libéré juste avant la révolution [...] En 1830, j'ai servi comme aide de camp du général Kicki, puis de Dwernicki, étant le bras droit de chacun d'eux. Pendant la guerre, j'ai fini par commander un régiment [...] »<sup>2</sup>.

Pendant l'insurrection de novembre, Czarnomski gagna ses galons de chef de bataillon. A la bataille de Stoczek, c'est lui qui conduisit la célèbre charge de cavalerie contre les canons russes et força l'ennemi à retraiter. Il se couvrit de gloire dans bien d'autres combats. Après la défaite, il quitta le pays. Au printemps 1832, il entra en France par Strasbourg et ne manqua pas de signaler son séjour dans cette ville en gravant son nom sur la tour de la cathédrale Notre-Dame, où on peut le voir encore aujourd'hui. Dans la France de Louis-Philippe, Czarnomski ne sut pas se trouver de place et essaya de s'engager dans l'armée belge. Enfin, il se chargea d'une mission clandestine en Pologne.

« Pensant que le gouvernement moscovite ignorait mon séjour en France — rappelait Czarnomski au déclin de ses jours — je suis revenu en Pologne, où — bientôt arrêté à la suite d'une dénonciation — je passai en conseil de guerre. Tous les biens hérités de mes parents m'ayant été confisqués, j'ai passé près de huit ans dans diverses prisons russes. Enfin libéré, je fus soumis à la surveillance de la police »<sup>3</sup>.

Dans les années quarante, Czarnomski quitta de nouveau pour l'étranger la Pologne occupée par la Russie.

Il ne se prononça jamais nettement pour quelque groupement que ce soit. Il se frotta à la franc-maçonnerie et à la Société Démocratique Polonaise, et encore à l'Union de l'Émigration Polonaise de Joachim Lelewel.

<sup>2</sup> Bibliothèque Polonaise de Paris, vol. 441.

<sup>3</sup> *Ibidem.*

Il ne connaissait pas grand-chose aux programmes politiques, mais voulait être présent partout où l'on se battait pour l'indépendance de la Pologne, contre les puissances qui occupaient sa patrie, contre les despotes et les monarques, partout où le mot d'ordre était: liberté, égalité, fraternité.

Lors du Printemps des Peuples, il se distingua d'abord en Poznanie et combattit ensuite dans le pays de Bade et en Hongrie. Après l'écrasement des mouvements révolutionnaires, il apparut dans l'île de Jersey et y approcha Victor Hugo. Pendant la guerre de Crimée, il servit comme colonel dans la division polonaise de Władysław Zamoyski, combattant aux côtés des Anglais. Il passa ensuite au service de la Turquie mais quitta ce pays en 1863, ayant donc déjà passé la soixantaine, pour prendre part à l'insurrection de janvier. Il ne séjourna pas longtemps dans sa région natale de Płock avant de quitter le sol polonais une quatrième et dernière fois.

Maintes fois noté comme ennemi juré du tsarisme, il ne pouvait espérer rentrer au pays que les armes à la main. En 1870, il se déclara donc volontaire pour servir dans l'armée française contre les Prussiens. L'engagement de cet homme de soixante-dix ans fut refusé. En revanche, pendant la Commune de Paris, l'un de ses chefs — Walery Wróblewski — lui confia la garde de dépôts de munitions. Czarnomski fut alors promu général. De fait, il ne joua aucun rôle dans la Commune, mais tint toujours à souligner qu'il en avait fait partie. Il la considérait surtout comme un mouvement patriotique qui aurait pu sauver la position de la France en Europe. Pareil à bien d'autres Polonais, il espérait que la France démocratique, victorieuse, viendrait en aide à sa patrie. A ceux qui lui reprochaient sa participation à la Commune de Paris, il avait coutume de répondre: « Dans tout conflit entre les comblés et les mécontents, le Polonais se doit de prendre le parti des mécontents ».

On voit que dans leur réalité historique les destinées des révolutionnaires polonais surpassaient souvent, par le pittoresque, les portraits et les fictions littéraires. Héros de l'insurrection de 1863, Zygmunt Sierakowski avait bien plus de relief dans la vie que dans le célèbre roman de son grand ami Tchernychevski, le *Prologue*. Mais le sort extraordinairement aventureux n'était alors nullement le privilège particulier des Polonais. Bien des révolutionnaires de ce temps le partageaient. Alexandre Dumas père n'a pas trop bien su décrire les exploits de Garibaldi et nul n'a réussi à écrire une véritable biographie vécue de Louis Auguste Blanqui, tandis que l'un des livres les plus populaires dans l'Europe révolutionnaire de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle était tout simplement un document authen-

tique: les Mémoires, intitulés *Mes prisons*, du révolutionnaire italien Silvio Pellico. Publiés en 1832, ils paraissaient dès cinq ans plus tard dans leur traduction polonaise.

## II

Nous avons déjà commencé à employer le terme « révolutionnaire ». Mais est-ce que les hommes du genre de Czarnomski se considéraient comme des révolutionnaires, usaient-ils de ce mot? Quelle en était la signification au XIX<sup>e</sup> siècle? Quelle a été son évolution dans la langue polonaise? Peut-on enfin tenter de construire le modèle de ce qu'était le révolutionnaire dans la Pologne du temps des partages, de 1794 à 1918? Il est incontestable que nous pourrions trouver plus d'un trait commun unissant les révolutionnaires polonais, depuis les jacobins de l'insurrection de Kościuszko jusqu'aux chefs de 1905. Je voudrais cependant — pour cette esquisse du portrait du révolutionnaire polonais — m'en tenir essentiellement à l'époque des insurrections nationales de 1830, 1846 - 1848 et 1863, et aux débuts du mouvement socialiste.

Si ce portrait ne peut être qu'esquissé, la raison en est l'état actuel des recherches. Nous disposons aujourd'hui de précieuses synthèses consacrées aux insurrections nationales, et les années d'après-guerre ont fourni des dizaines d'études et de biographies de personnages aussi illustres, dans l'histoire des mouvements insurrectionnels polonais et de la pensée révolutionnaire, que Joachim Lelewel, Adam Mickiewicz, Edward Dembowski, Ludwik Mierosławski, Jarosław Dąbrowski ou Bolesław Limanowski. Nous disposons déjà des résultats d'études partielles sur la structure sociale des participants de la conspiration et des insurrections nationales, ainsi que de l'émigration politique en Europe occidentale. Mais les analyses des structures sociales, de la conscience politique et de la langue des milieux révolutionnaires font encore défaut. On a, par exemple, réuni une énorme documentation sur le parti « Pierwszy Proletariat » (Premier Proletariat — 1882 - 1886), mais elle n'a pas encore été mise à profit. Aussi, les historiens spécialisés dans le XIX<sup>e</sup> siècle peuvent-ils répéter les paroles dont Bogusław Leśnodorski use dans la conclusion de son ouvrage sur les jacobins polonais de l'insurrection de 1794: « Qui étaient à vrai dire tous ces réformateurs et révolutionnaires polonais, et aussi les contre-révolutionnaires qui — comme nous le savons — n'ont également pas manqué? En dehors des caractéristiques de certains écrivains, nous ne disposons pas jusqu'à

présent de réponses et de différenciations suffisantes. [...] Or, la réponse à bien des questions et la solution de nombreux problèmes peuvent être fournies non par des interprétations et des généralisations hâtives, mais par des analyses approfondies et exhaustives qui porteraient sur des milieux, des structures sociales et des formations intellectuelles concrets »<sup>4</sup>.

A l'encontre des Français qui ont effectué maintes études sur le vocabulaire et la conscience des milieux révolutionnaires du temps non seulement de la Grande Révolution française et du Printemps des Peuples, mais aussi — plus récemment — des années soixante et soixante-dix du siècle dernier<sup>5</sup>, le chercheur polonais se heurte à des difficultés déjà lorsqu'il veut préciser la signification et l'histoire du mot « révolutionnaire » dans la langue polonaise. Ces difficultés ont aussi des causes historiques: le terme « révolutionnaire » n'avait pas chez nous la même clarté qu'en France où, après la Grande Révolution, on le trouve non seulement dans les dictionnaires, comme en Pologne, mais aussi dans les principales encyclopédies, telles que le *Larousse* ou le *Quillet*.

*Le Grand Larousse universel du XIX<sup>e</sup> siècle* donne au mot « révolutionnaire » la signification: « qui a rapport aux révolutions politiques, qui est favorable à ces révolutions »<sup>6</sup>. Pour les Français, est révolutionnaire tout participant conscient de la Grande Révolution, des Journées de juillet 1830, de la révolution de 1848 ou de la Commune de Paris. En Pologne, par contre, on ne saurait en aucune mesure dire que chaque insurgé des années 1794 - 1863 se considérait lui-même et était considéré par les autres comme un révolutionnaire. Ce ne sont que les combattants de 1905 qui sont effectivement, dans leur masse, des révolutionnaires.

Comme en polonais, le mot « révolutionnaire » n'était pas précis dans la langue russe. D'ailleurs, dans les publications paraissant dans les conditions particulières de l'Empire des Romanov, la définition du terme « révolutionnaire » exprimait les idées et les conclusions aussi bien de l'auteur que de la censure tsariste. Ainsi, dans l'édition de 1880 du dictionnaire descriptif connu de la langue russe, par Vladimir Dal, on lit que

<sup>4</sup> B. Leśnodorski, *Polscy jakobini [Les jacobins polonais]*, Warszawa 1960, p. 485.

<sup>5</sup> Cf. par ex. J. Dubois, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris 1962; *Expériences et langage de la Commune de Paris*, numéro spécial de la « Nouvelle Critique », Paris 1971.

<sup>6</sup> Cf. vol. XIII, p. 1126.

le terme « révolution » et ses dérivés proviennent de la langue française, tandis que le mot « révolutionnaire » est expliqué comme suit: «fomentateur, mutin, rebelle, incendiaire »<sup>7</sup>.

### III

Le *Dictionnaire de la langue polonaise*, paraissant sous la direction de Witold Doroszewski, indique que le révolutionnaire est « un partisan de la révolution, un participant du mouvement révolutionnaire, un militant révolutionnaire »<sup>8</sup>. Revenant en arrière, on peut constater que déjà Bogumił Linde, dans son classique *Dictionnaire* des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, a donné place au terme « révolution », mais pas encore au substantif « révolutionnaire ». Comme l'a constaté le polonisant Franciszek Peplowski, des trois termes synonymes: soulèvement (*powstanie*), insurrection (*insurekcja*) et révolution (*rewolucja*), c'est le troisième qui était le plus généralement employé par les publicistes du Siècle des Lumières<sup>9</sup>. Le mot « révolutionnaire » est entré dans le polonais courant vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et n'a d'ailleurs pris sa forme actuelle qu'après une certaine évolution (*rewolucysta* — *rewolucjista* — *rewolucjonista*)<sup>10</sup>. Il n'a été vulgarisé que par la Grande Émigration, mais cédait nettement le pas au terme « insurgé », parfois utilisé d'une façon interchangeable avec « révolutionnaire ». Il est significatif que dans les oeuvres d'Adam Mickiewicz, le mot « insurgé » (*powstaniec*) apparaît trente et une fois, alors que celui de « révolutionnaire » n'y figure que six fois<sup>11</sup>.

Dans le dictionnaire de A. Zdanowicz et collaborateurs, publié à Wilno en 1861, la définition ressemble à s'y méprendre à celle donnée en France. A l'article « révolutionnaire », on lit en effet: «appartenant à la révolution, partisan des principes révolutionnaires ». Le volume correspondant du dictionnaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, publié à Cracovie en 1904, nous apprend que le révolutionnaire est « un

<sup>7</sup> W. Dał, *Tolkowyj slovar' ruskogo jazyka*, vol. IV, 1880, p. 88.

<sup>8</sup> *Słownik języka polskiego* [*Dictionnaire de la langue polonaise*], vol. VII, Warszawa 1965, p. 959.

<sup>9</sup> F. Peplowski, *Słownictwo i frazeologia polskiej publicystyki okresu Oświecenia i Romantyzmu* [*Vocabulaire et phraséologie des publicistes polonais de la période des Lumières et du Romantisme*], Warszawa 1961, p. 53.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 61.

<sup>11</sup> *Ibidem*, pp. 75, 77.

homme qui tend à un renversement (*przewrót*) politique, à la révolution dans son pays ». Dans la seconde partie de cette définition, les auteurs du dictionnaire de l'Académie ont saisi un aspect essentiel de la pensée politique polonaise du XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir qu'un révolutionnaire polonais est avant tout celui qui tend à la révolution dans son propre pays. Dans divers écrits du siècle dernier, on rencontre très fréquemment cette interprétation.

Jan Nepomucen Janowski (1803 - 1888), en se remémorant au déclin de sa vie les temps de la Grande Émigration et la Jeune Pologne, née de souche carbonariste, écrivait :

« [...] les carbonari apparus en Italie et — après la chute de Napoléon I<sup>er</sup> — multipliés dans d'autres pays, n'étaient pas des cosmopolites au sens propre de ce terme, mais des révolutionnaires tels que les disciples et les partisans de Mazzini, auxquels l'Italie actuelle doit avant tout sa libération. Aujourd'hui — soupirait Janowski vers 1880 — on condamne généralement les complots et les révolutionnaires. C'est là une chose très naturelle de la part des gouvernements monarchiques et même républicains, comme en France où tout s'appuie sur le pouvoir souverain du peuple et sur le suffrage universel, mais qu'il en soit ainsi en partie également dans notre pauvre Pologne — nation subjuguée — c'est triste »<sup>12</sup>.

Dans l'esprit du vice-président de la Société Patriotique de 1831 et du cofondateur de la Société Démocratique Polonaise, le révolutionnaire était avant tout un homme combattant pour l'indépendance de son propre pays, pour la révolution politique et non sociale. Cette opinion était assez répandue chez les Polonais. Naturellement, les représentants des groupements et tendances situés le plus à gauche soulignaient toujours que la révolution politique est inséparable de la révolution sociale, mais il ne sera pas mauvais, à cet égard, de rappeler l'aveu fait par Henryk Kamieński (1813 - 1865), l'éminent théoricien du mouvement d'indépendance nationale :

« Je me souviens qu'étant déjà démocrate [...] je lisais les publications de la Société Démocratique et fus indigné d'y trouver [...] une phrase disant qu'il serait préférable que la Pologne renaisse plus tard, plutôt que d'être pareille à ce qu'elle était autrefois. Je n'ai pas été et je ne suis pas un tel démocrate, et je croyais et crois toujours que la Pologne

<sup>12</sup> J. N. Janowski, *Notatki autobiograficzne 1803 - 1853* [Notes autobiographiques 1803 - 1853], Wrocław 1953, p. 407.



ressuscitée sous quelle forme que ce soit [souligné par moi — *J.W.B.*], par quelle façon extraordinaire que ce soit, saura et même devra anéantir à jamais toutes les injustices »<sup>18</sup>.

Jusqu'aux années soixante du siècle dernier, le terme « révolutionnaire » ne figure pas parmi les mots les plus fréquemment employés dans le langage politique polonais. Les étrangers — Français, Italiens ou Suisses — en usent plus souvent à l'égard des Polonais que ces derniers eux-mêmes. Les gens que nous appelons aujourd'hui des révolutionnaires, voire des démocrates révolutionnaires ou radicaux, ou encore des révolutionnaires nobles, se définissaient probablement eux-mêmes le plus souvent comme des démocrates. Dans les écrits politiques polonais de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les oppositions apparemment les plus fréquentes sont: démocratie — aristocratie, démocratie — réaction, peuple — tyrans, démocrates — aristocrates, démocrates — réactionnaires, et plus tard: tsarisme — révolution. Autour de 1863, surgira pour un temps assez bref l'antinomie rouges — blancs.

Parmi les termes fréquemment employés à cette époque et parfois considérés comme synonymes absolus, ou presque, de « révolutionnaire », on trouve: insurgé (*powstaniec* ou *insurgent*, ce dernier mot surtout à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles), patriote, soldat, conspirateur, partisan, déporté, errant-émigrant (*tulacz-émigrant*), fugitif ou réfugié (*uchodźca*), émissaire. Les notions de « franc-maçon » et « révolutionnaire » ne forment nettement et fréquemment une paire synonymique en terre polonaise que dans les années 1815 - 1830, ainsi qu'il en était en Italie, en Espagne ou au Portugal, pays également embrasés par le mouvement de libération. Mais, dans l'Espagne des années 1820 - 1830 où l'appartenance à la franc-maçonnerie, officiellement interdite, entraînait automatiquement la pendaison, comme dans l'Italie de Mazzini et de Garibaldi, ce contenu révolutionnaire de la notion de « franc-maçon » semble avoir été plus durable qu'en Pologne. Pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle — après la dissolution du Grand Orient de Pologne en 1822 — les Polonais ne furent pratiquement actifs que dans les loges étrangères. En émigration, après 1831, on trouvait parmi les francs-maçons des hommes de divers horizons politiques, mais avec une nette prédominance des modérés et des militants de gauche.

<sup>18</sup> H. K a m i e ń s k i, *Pamiętniki i wizerunki* [Mémoires et portraits], Wrocław 1951, p. 10.

Pour que ce tableau soit complet, il convient de remarquer que l'athéisme, pas plus que le fidéisme, ne fournissait aucun indice de la température des sentiments révolutionnaires dans la Pologne catholique. Nombre d'illustres révolutionnaires de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle unissaient les dogmes de la foi chrétienne aux principes du socialisme. La chose était assez fréquente même parmi les membres du Parti socialiste polonais (PPS) (1892 - 1948), surtout à la base. Il n'empêche qu'à partir des années soixante-dix du siècle dernier, les dirigeants du mouvement révolutionnaire polonais sont presque exclusivement des athées.

Il est significatif que, à l'instar des Polonais, Marx et Engels, eux-aussi, faisaient souvent alterner — en synonymes — les termes de démocrate et de révolutionnaire. Dans son discours de Bruxelles, le 22 février 1848, pour le second anniversaire de l'insurrection de Cracovie, Engels disait: « après la révolution cracovienne [...] nous, démocrates allemands, présents ici, tendons la main aux démocrates polonais »<sup>14</sup>. Au cours du même meeting, Marx — interprétant le programme de l'insurrection de Cracovie — constatait:

« Si l'on disait aux propriétaires français: "Savez-vous ce que veulent les démocrates polonais? Les démocrates polonais veulent introduire chez eux la forme de propriété qui existe déjà chez vous", alors les propriétaires français répondraient: "Ils font très bien". Mais dites [...] aux propriétaires français: "Les Polonais veulent abolir la propriété telle que vous l'avez instituée par la révolution en 1789, et telle qu'elle existe encore chez vous", "Comment! — s'écrieront-ils — ce sont donc des révolutionnaires, des communistes! Il faut écraser les infâmes". L'abolition des jurandes, des corporations, l'introduction de la libre concurrence — disait Marx — s'appelle maintenant en Suède du *communisme* »<sup>15</sup>.

La confusion et la fluidité des termes régnaient alors en Europe. Pour les uns, le communisme signifiait la même chose que l'anarchisme ou le proudhonisme, pour les autres, c'était de la subversion inconséquente, un nivellement total du rôle de l'individu. Certains employaient le terme de communiste à l'égal de conspirateur, révolutionnaire, partisan des idéaux d'égalité, républicain.

<sup>14</sup> K. Marx, F. Engels, *Gesamtausgabe*, vol. VI, Moskau - Leningrad 1933, p. 414.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 410.

Ainsi, le poète cracovien Władysław Ludwik Anczyc, apprenant l'écrasement du soulèvement ouvrier de juin 1848 à Paris, écrivait :

« Des communistes vous agitez l'épouvantail  
 Comme il y a cinquante ans  
 A nos pères on faisait craindre  
 Les sorcières ou le nom des démocrates ».

Un autre poète — l'émigré Karol Brzozowski — dans son poème *Le révolutionnaire*, donnait à ce mot une signification assez brumeuse, considérant que ce devrait être le synonyme d'un partisan des réformes, du renouvellement, des principes humanitaires. C'est en vain que l'on chercherait plus de précision chez Juliusz Słowacki (1809 - 1849) chantant *L'esprit — éternel révolutionnaire*.

Après le Printemps des Peuples, le mot « révolutionnaire » acquiert une signification plus nette. Lorsqu'en 1856 naît en émigration Gromada Rewolucyjna Londyn (Commune Révolutionnaire Londres), organisation d'extrême-gauche, elle déchiffre son nom dans le titre même de l'acte de fondation. Ce titre était : « Acte de fondation de la Commune Révolutionnaire du Peuple Polonais ayant pour but de provoquer et d'organiser la révolution universelle contre toute oppression ». Réunis à Londres, les émigrés polonais déclaraient : « Par l'acte présent, nous nous unissons en commune de l'Action, en commune de l'Insurrection, et pour atteindre nos buts susmentionnés nous jurons par la présente sacrifier tout ce que les circonstances pourront exiger de nous, et de poursuivre chacun qui trahirait ce principe [...] »<sup>16</sup>.

L'illustre révolutionnaire Ignacy Chmieleński, militant du camp des « rouges » pendant l'insurrection de 1863, déclarait à ses camarades : « Dans les révolutions, il faut nécessairement risquer quelque chose, user de moyens extrêmes, tout tenter »<sup>17</sup>. Ses adversaires du camp des « blancs » tenaient Chmieleński pour révolutionnaire surtout en raison de ses mots d'ordre dirigés contre la noblesse, la *szlachta* polonaise. Ils voyaient en lui non pas le partisan de l'insurrection nationale, mais l'homme désireux de l'orienter vers la « révolution sociale ».

A l'époque de l'insurrection de janvier (1863 - 1864), les « blancs »

<sup>16</sup> Cité d'après L. i A. Ciołkoszowie, *Zarys dziejów socjalizmu polskiego [Précis d'histoire du socialisme polonais]*, vol. I, London 1966, p. 471.

<sup>17</sup> D'après S. Kieniewicz, *Powstanie styczniowe [L'insurrection de janvier]*, Warszawa 1972, p. 245.

avaient coutume d'appeler « anarchistes » ou « révolutionnaires » les partisans de la terreur individuelle. Dans la Pologne du XIX<sup>e</sup> siècle, l'attitude envers la terreur était un indice, mais non pas un critère absolu des sentiments révolutionnaires. Les partisans de la bombe et du poignard dirigés contre l'occupant se recrutaient également chez les gens d'opinions indéterminées ou conservatrices. Ajoutons que les actes de terreur ne s'intensifient nettement que pendant l'insurrection de 1863 et la révolution de 1905. Il est vrai que trois organisations socialistes successives portant le même nom: Proletariat I (Parti international social-révolutionnaire « Proletariat » — 1882 - 1886), Proletariat II (Parti social-révolutionnaire « Proletariat » — 1888 - 1892) et Proletariat III (Parti socialiste polonais « Proletariat » — 1900 - 1907), avaient inscrit à leur programme des mots d'ordre de terreur politique et économique, mais la seule à y recourir d'une façon massive et prolongée fut l'Organisation de combat du Parti socialiste polonais (OB PPS). Fondée en 1904 à l'initiative de Piłsudski, elle fut active pendant huit ans, organisant des attentats contre les gouverneurs généraux tsaristes et des expropriations. Dans tout le pays, un écho retentissant fut éveillé par le « mercredi sanglant » du 15 août 1906, pendant lequel les membres de l'OB PPS tuèrent ou blessèrent quelque quatre-vingts policiers, gendarmes et soldats russes.

Ajoutons toutefois qu'en tant que méthode de combat, la terreur individuelle n'avait pas la faveur des révolutionnaires du temps des insurrections nationales, de 1794 à 1863, et surtout dans les intervalles entre les soulèvements. Il est significatif à cet égard que lorsque Antoni Berzowski — Polonais émigré après l'insurrection de janvier — se livra en solitaire, le 6 juin 1867 dans le Bois de Boulogne, à un attentat manqué contre le tsar Alexandre II, venu à Paris pour l'Exposition universelle, cet acte fut condamné par la majorité des révolutionnaires polonais, y compris des hommes comme Jarosław Dąbrowski.

Après l'insurrection de janvier, nombre de déclarations précisent le contenu du mot « révolutionnaire ». Ainsi, le futur général de la Commune de Paris, Walery Wróblewski, publie le 1<sup>er</sup> février 1869 son crédo politique *A l'Union de la Démocratie Polonaise* où il déclare:

« Je suis démocrate par les idées, les principes, l'esprit, et révolutionnaire radical par le sang, le passé, les travaux d'avant l'insurrection. Dans mon pays croulant sous le poids du joug odieux de l'oppression étrangère, je ne comprends pas le travail appelé organique, c'est-à-dire légal, c'est-à-dire fait de compromissions et de trahison. Pour le salut de la Pologne,

je ne vois qu'un seul sentier: abrupt, martyr, ensanglanté de haut en bas, le sentier de l'apostolat par la parole, les écrits et l'action répandus dans le commun peuple par la jeunesse conjurée »<sup>18</sup>.

Dans l'esprit des Polonais de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait une nette antinomie entre les mots d'ordre du travail organique, du positivisme, et les tendances révolutionnaires. Il n'empêche que les combattants polonais de la Commune et les militants socialistes, consciemment et parfois inconsciemment, puisaient justement dans la doctrine positiviste leur culte de l'ouvrier d'usine, du travail et du savoir. Il leur arrivait quelquefois de trouver chez Auguste Comte le chemin vers la pensée de Saint-Simon. Aussi Karol Świdziński, cousin de Jarosław Dąbrowski, militant des « rouges » en 1863 et lieutenant-colonel de la Commune de Paris, écrivant en 1871 le poème *En avant par le travail*, a-t-il, sans le vouloir, créé l'hymne du positivisme polonais.

Un peu plus tôt, le 4 août 1868, les membres d'une des communes les plus radicales de l'Union de la Démocratie Polonaise, celle de Lausanne, où le ton était donné par les militants de la Première Internationale, Walerian Mroczkowski et Jan Zagórski (secrétaire de Bakounine), rédigeaient en ces mots leur acte de fondation:

« En tant que révolutionnaires — nous voulons l'abolition et la destruction à jamais de tout despotisme et de toute réaction qui veulent maintenir l'humanité dans l'esclavage, la misère et l'ignorance, au profit d'une minorité privilégiée.

« En tant que démocrates — nous sommes avec le peuple qui, étant dans son énorme majorité le plus gravement ruiné et le plus souffrant, est seul suffisamment fort et capable de rejeter le joug du despotisme et de la réaction et d'assurer un avenir heureux. Nous voulons donc le pouvoir souverain du peuple [...]

« En tant que socialistes — nous voulons l'abolition des privilèges fondés sur la richesse, la naissance ou sur le passé historique quel qu'il soit; nous voulons l'égalité et la justice économique [...]; nous voulons la liberté de culte, la liberté de pensée, de parole, de presse, et la liberté de toute manifestation de la vie individuelle ne portant pas atteinte à la liberté et à la sécurité d'autrui [...] »<sup>19</sup>.

Il est difficile de donner ici des définitions précises. Il semble toute-

<sup>18</sup> Revue « Niepodległość » [L'Indépendance], 10 février 1869, n° 96, p. 1.

<sup>19</sup> J. W. Borejsza, *Emigracja polska po powstaniu styczniowym* [L'émigration polonaise après l'insurrection de janvier], Warszawa 1966, p. 362.

fois possible de risquer la thèse qu'à l'époque des insurrections nationales du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des Polonais considérait comme révolutionnaires ceux qui prenaient consciemment part aux soulèvements, aux complots et aux organisations clandestines, en se donnant pour but la révolution politique, la reconquête de l'indépendance du pays avec l'appui des masses populaires. Dans la langue polonaise, le mot « révolutionnaire » sous-entendait en général des convictions républicaines, le renouement avec les idéaux de liberté des révolutions françaises, la lutte contre le despotisme sous toutes ses formes. Le révolutionnaire est un homme d'action, un partisan du bouleversement, de la violence et non du compromis, du recours à ses propres forces et non à celles d'autrui. Cette définition imposait en premier lieu le choix des méthodes de combat. On le voit nettement, ne serait-ce qu'à la lecture des déclarations citées plus haut.

Les termes de « révolutionnaire » et de « nihiliste » ne semblent trouver un très large emploi en terre polonaise qu'après la Commune de Paris, à l'époque de « Narodnaja Vola » et du parti « Prolétariat I ». Ils correspondent alors généralement à la notion de socialiste. Ce sont justement les « prolétariens » qui — dans leur ardeur juvénile de combattants peu nombreux et solitaires — vont lutter pour une nouvelle définition du mot « révolutionnaire ». Ludwik Waryński (1856 - 1889), dirigeant du parti « Prolétariat I », dans son célèbre discours de Genève — au meeting organisé en 1880 pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection de novembre — revient aux actions communes polono-russes de la veille de l'insurrection de 1863 pour affirmer d'une manière aussi exagérée qu'injuste que « Les révolutionnaires polonais craignaient que le mouvement en Russie n'aille plus loin qu'il ne fallait s'y attendre, et que ne se répète peut-être la Grande Révolution française avec ses haïssables Danton, Marat »<sup>20</sup>. Waryński démontrait qu'en 1880 seul peut se considérer comme révolutionnaire celui qui s'élève au-dessus des mots d'ordre nationaux et donne sa préférence à l'internationalisme, à la révolution sociale universelle, à la cause de la grande nation « encore plus malheureuse que la Pologne — la nation des prolétaires ». C'est de là que Waryński tirait sa conviction que les révolutionnaires « prolétariens » polonais de 1880 ce ne sont « ni des conspirateurs de la troisième décennie ni des combattants de l'an 63 »<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> « Prolétariat ». *Pierwsza socjalno-rewolucyjna partia w Polsce* [« Prolétariat ». *Le premier parti social-révolutionnaire en Pologne*], prés. par H. Bicz, Moskwa 1934, pp. 67 - 68.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 71.

En 1880, les jeunes socialistes polonais — Waryński et ses camarades — polémiquaient ouvertement à Genève contre des étrangers tels que Marx, Engels, Paul Lafargue, Friedrich Lassner ou Piotr Lavrov qui, dans des lettres adressées au meeting de Genève faisaient valoir que depuis 1830 les Polonais n'avaient cessé de jouer un rôle révolutionnaire en Europe occidentale et que les jeunes socialistes polonais venus en Suisse ne sont que leurs continuateurs dans des conditions nouvelles. Les jeunes adeptes polonais du socialisme scientifique ne commencèrent à comprendre cette vérité que quelques années plus tard, après 1918. Le terme « révolutionnaire polonais » devint pratiquement le synonyme de membre du Parti socialiste polonais (1892 - 1948) ou du Parti social-démocrate (1893 - 1918).

#### IV

Le cinquantenaire de l'insurrection de novembre a mis plus que jamais en évidence une question vivement débattue pendant des dizaines d'années par les publicistes politiques polonais, à savoir qui a le droit de se dire démocrate, socialiste, révolutionnaire polonais. C'est qu'être Polonais et révolutionnaire ne signifiait nullement qu'on avait été révolutionnaire en Pologne. Des centaines de soldats et d'officiers de l'insurrection de 1830 et même d'insurgés de 1863 ne prétendaient aucunement au nom de révolutionnaires tant qu'ils étaient en terre polonaise. Mieux encore, nombre s'en défendaient, on ne peut plus clairement (combien de Polonais présents sur les champs de bataille de 1831 professaient des idées monarchistes!), mais la situation politique en Occident en faisait des révolutionnaires.

Dans les pays allemands, les insurgés de novembre — quelles que soient leurs convictions — étaient accueillis comme des messagers de la révolution (*Sturmvoegel der Revolution*). Afin de pouvoir continuer le combat pour l'indépendance de leur patrie, les monarchistes polonais s'entendaient en Allemagne avec les libéraux et les radicaux, tandis que dans la France de Louis-Philippe, ils s'allièrent immédiatement à l'opposition républicaine. Il ne fallait pas au prince royal un discernement extraordinaire pour s'apercevoir que les soldats hier disciplinés de l'insurrection de novembre étaient devenus « la garde suisse de la révolution » en Europe.

Un exemple classique d'homme politique connu par ses convictions conservatrices, mais devenu un des grands chefs révolutionnaires en Europe, est Józef Bem. En 1831, héros des batailles d'Iganie et d'Ostrołęka, lié

comme émigré à l'Hôtel Lambert — foyer du conservatisme —, il a fini ses jours comme pacha turc, dans l'attente de sa nomination au poste de commandant en chef des armées du sultan dans la future guerre contre la Russie.

Comme peu d'autres, Bem est devenu l'objet de controverses nullement limitées à la Pologne. Les discussions que soulève sa personne portent en même temps sur le rôle des centaines de Polonais qui, sans appartenir à la gauche de la Société Démocratique Polonaise (1832 - 1862) ou à des groupements radicaux, ont mérité le nom de révolutionnaires.

Pour les Autrichiens, Bem est le commandant de la défense de Vienne révolutionnaire en 1848. Pour les Hongrois, il est un héros national populaire. Pour les Roumains, il est l'homme qui signait des proclamations dans leur langue, alors prohibée, et distribuait les terres aux paysans. Mais en même temps, nous savons que Bem a été un monarchiste appartenant pendant de longues années aux protégés d'Adam Czartoryski.

Le rôle objectif des Polonais pendant le Printemps des Peuples a été cependant tel que le commandant en chef de l'armée de la Savoie et du Piémont — Wojciech Chrzanowski —, les chefs de la révolution hongroise — Józef Bem, Henryk Dembiński et Józef Wysocki —, le commandant en chef des insurrections en Sicile et dans le pays de Bade — Ludwik Mierosławski —, le chef des armées du Palatinat — Józef Sznajde —, tous, indépendamment des convictions qu'ils affirmaient en milieu polonais, qu'ils aient été démocrates ou conservateurs, sont devenus des chefs incontestés de la révolution européenne des années 1848 - 1849. C'est que pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la cause de l'indépendance polonaise dépendait du succès des révolutions européennes, ce qui forçait les Polonais en Occident à devenir révolutionnaires.

A la réunion funèbre organisée à Londres après la mort du général Bem, le 11 février 1851, Louis Blanc a su l'exprimer en des termes aussi justes qu'émouvants :

« La presse française et anglaise affirme que le général Bem n'était ni démocrate ni socialiste; mais en était-il ainsi? C'est vrai, il ne se prononçait ni pour la démocratie ni pour le socialisme, mais il s'est battu pour leur cause; il n'a pas été le porte-parole de la république, mais son soldat, et les sociaux-démocrates du continent se réunissent ici avec leurs frères anglais pour rendre hommage à sa mémoire. Ils le vénèrent non



comme un auteur de théories, mais comme un homme d'action [souligné par moi — J.W.B.] »<sup>22</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Polonais étaient bien plus souvent des révolutionnaires en Europe occidentale et dans l'opinion des pays de l'Ouest qu'ils ne l'étaient à leurs propres yeux et en terre polonaise.

## V

Ainsi que le voulait une formule ayant cours dans la Pologne du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est à peu près tous les seize ans, avec la montée d'une génération nouvelle, qu'éclatait une insurrection: 1830 — 1846 — 1863. La génération de Maurycy Mochnacki, Edward Dembowski, Jarosław Dąbrowski. La génération des chants révolutionnaires, de la *Varsoviennne* de 1831 de Casimir Delavigne et de la *Varsoviennne* de 1863 de Wacław Świącicki. Bien des choses les unissaient, et ce n'est pas un fait du hasard si la *Varsoviennne* de 1831, avec de nouvelles paroles de Franciszek Pik (Mirandola) revient sur les barricades de 1905. Dans ces générations d'insurgés et de révolutionnaires, on peut distinguer de nombreux traits communs, mais aussi des valeurs différentes.

Caractérisant la génération de la Nuit de Novembre (1830), Tadeusz Łepkowski écrit que pour elle « Les idées du Siècle des Lumières et de la Révolution française n'étaient pas mortes, la légende napoléonienne naissait et le ferment bouillonnait d'autant plus fort que montaient les sentiments, les idées et les mots d'ordre du jeune romantisme [...] Dans leurs discussions, les jeunes déclinaient non seulement la "patrie" des Lumières mais aussi, et de plus en plus souvent, le mot "Nation" raisonné à la manière romantique. Ils étaient saisis par le désir de l'action. Et ils confièrent leurs rêves et leurs espoirs impatients aux organisations patriotiques secrètes »<sup>23</sup>.

Dans son livre consacré à Maurycy Mochnacki, Jerzy Szacki disait de cette même génération: « Ils ne se sentaient solidaires même pas du monde de leurs propres parents. La séparation entre ces générations se dessinait très nettement. Même les gens de dix ans plus âgés étaient tout à fait différents d'eux. Eux étaient la première génération de la Pologne

---

<sup>22</sup> Cité d'après L. i A. Ciołkoszowie, *op. cit.*, p. 323 (traduit de l'anglais).

<sup>23</sup> T. Łepkowski, *Piotr Wysocki*, Warszawa 1972, pp. 11 - 12.

nobiliaire à appeler de ses désirs un monde fondamentalement différent, non pas amendé, mais naturellement bon. Ils ne devaient rien à l'ordre établi et pouvaient tout gagner à son changement. Tout — c'était la patrie »<sup>24</sup>.

L'année 1831 a signifié en Pologne, surtout dans la partie occupée par la Russie, le début d'une période d'esclavage politique complet qui devait durer jusqu'à la Première Guerre mondiale. Qui voulait agir — s'exilait. Après l'insurrection de novembre, l'émigration réunissait insurgés et révolutionnaires aux dirigeants civils et militaires du soulèvement, hommes plus âgés. On sait que quelque huit à neuf mille personnes ont fui vers l'Ouest: hommes politiques, chefs militaires, intellectuels, artistes, poètes, simples soldats. Ils constituaient toute une communauté qui devait, de loin et jusqu'aux années cinquante du siècle dernier, prédominer — en tant que Grande Émigration — dans la vie intellectuelle et politique du pays. Il faut, semble-t-il, attendre la guerre de Crimée, pour que cette domination des exilés prenne fin, mais — dans l'esprit des Polonais — le nimbe du martyr, de l'opposition, voire simplement de l'originalité, auréolera pendant tout un siècle, et jusqu'à nos jours, tout ce qui a trait à l'émigration politique.

Par sa formation professionnelle, son éducation, sa connaissance des langues et du monde, la communauté révolutionnaire de 1831 se distinguait nettement de ses successeurs de 1846 - 1848 et surtout de 1863.

A comparer la génération des révolutionnaires de 1830 avec celle de 1863, on est frappé par la différence des idées et des connaissances politiques. Les représentants de la première étaient visiblement attachés aux traditions des Lumières, aux idées philosophiques occidentales assimilées encore en Pologne ou vites acquises en exil. L'historien conservateur de la Grande Émigration déplore que ceux qui ont gagné en 1831 l'Ouest de l'Europe aient cédé, dans les pays allemands, à l'influence de « théories démagogiques, teintées de cosmopolitisme », et que « le grain allemand n'ait pas entièrement été emporté par le vent. Transporté en France, forcé dans la chaleur de la serre parisienne, il a donné un fruit exotique qui n'aidera à la santé ni de l'émigration ni du pays »<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> J. Szacki, *Historia jedynego romansu [L'histoire d'un seul amour]*, Warszawa 1964, pp. 27 - 28.

<sup>25</sup> L. Gadoń, *Wielka Emigracja [La Grande Émigration]*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1960, p. 65.

La génération de 1863 sera presque exclusivement nourrie de la lecture des romantiques polonais, éduquée sur l'exemple des héros romantiques et dans la tradition des insurrections nationales et de la Société Démocratique Polonaise. Elle restera étrangère à la pensée révolutionnaire occidentale; plus d'un n'en connaîtra que le reflet par les oeuvres russes d'Alexandre Herzen ou de Nikolai Tchernychevski, plus proches et mieux connues de cette génération.

Seize ans plus tard, les jeunes socialistes se réclamant des revues « *Równość* » (Égalité) et « *Przedświt* » (L'Aube), et du parti « *Proletariat I* », seront une génération formée dans l'opposition au romantisme, nourrie de la lecture des positivistes, de Marx et des théoriciens du *Narodnitchestvo*. Ils seront une génération qui — durant la première décennie 1878 - 1888 — se dressera aussi bien contre la « patrie » des Lumières que contre le concept romantique de « nation polonaise ». Ce n'est que plus tard, déjà à l'époque du Parti socialiste polonais, que nombre d'anciens « prolétariens » se réconcilieront avec les mots d'ordre des « rouges » de 1863.

Découlant de la diversité des conditions socio-politiques dans lesquelles il fut donné d'agir aux générations successives de révolutionnaires polonais entre 1830 et 1905, leur conscience politique, leurs idées et leurs mots d'ordre permettent de les distinguer les uns des autres bien mieux que les questions de généalogie sociale. En effet, depuis les conjurés de novembre jusqu'aux dirigeants du « *Proletariat I* », les premiers rôles dans le mouvement révolutionnaire polonais appartenaient nettement, bien que dans une mesure lentement décroissante, aux intellectuels d'origine noble. Depuis les *Mochnecki* et les *Mierosławski* jusqu'aux *Waryński*, *Dębski*, *Kunicki*, *Padlewski* et *Limanowski*. Cette situation changera visiblement en faveur de l'élément ouvrier et bourgeois après 1885, mais il faudra apparemment attendre la révolution de 1905 pour voir la fin spectaculaire de cette suprématie nobiliaire.

A l'époque des insurrections nationales, les révolutionnaires d'origine paysanne, tels que *J. N. Janowski*, ou bourgeoise, tels que *Karol Libelt*, ne constituent qu'une minorité qui tend cependant à croître. Leur groupe avoisine les 20 à 30%. La prédominance appartient à la *préintelligentsia* et à l'*intelligentsia* d'origine noble (fonctionnaires, étudiants, représentants des professions libérales, officiers), ainsi qu'au groupe assez nombreux, surtout dans les années 1830 - 1840, de propriétaires fonciers. Ce fait est confirmé par les recherches sur la structure sociale de la Grande Émigration,

de la clandestinité patriotique des années 1833 - 1850 dans le Royaume de Pologne, des prisonniers de la Citadelle de Varsovie entre 1833 et 1856, des insurgés ou des conspirateurs au sein de l'armée russe dans les années 1856 - 1865 <sup>26</sup>.

(Notons en marge que le terme « intelligentsia » a été employé pour la première fois par Karol Libelt, en 1844; deux ans plus tard, on le retrouve chez le philosophe et critique littéraire russe connu V. G. Bielinski).

Jusqu'à la création du parti « Prolétariat » où apparaîtront Cezaryna Wojnarowska ou Maria Bohuszewicz, les révolutionnaires sont exclusivement des hommes, très souvent des vieux garçons, surtout en exil ou en déportation. Rappelons pour exemple que sur les 5472 émigrés polonais recensés en France en 1839, il y avait à peine 200 Polonaises et « qu'au plus quelques centaines de mariages avaient été conclus avec des Françaises » <sup>27</sup>.

Les conjurations et insurrections polonaises du XIX<sup>e</sup> siècle étaient l'oeuvre de jeunes gens. En 1830, Lelewel — avec ses 44 ans — était une exception, la majorité revenant dans l'insurrection de novembre à des Mochnacki de 27 ans aux côtés desquels ne faisaient pas défaut des Mierosławski de 17 ans.

En 1863, Traugutt — avec ses 37 ans — ou Sierakowski — âgé de 36 ans — appartiennent déjà aux aïeuls de l'insurrection dans laquelle le ton est donné par des hommes de dix ou quinze ans plus jeunes. Dąbrowski et Wróblewski ont 27 ans, Padlewski 28, Hauke-Bosak 29, Aleksander Waszkowski — commandant de Varsovie insurgée — 22, Józef Tokarzewicz autant, Leon Frankowski — commissaire pour la voïvodie de Lublin du Comité National Central — à peine 18 ans.

<sup>26</sup> Cf. entre autres S. Kieniewicz, *Spoleczeństwo polskie w powstaniu poznańskim 1848 r.* [La société polonaise dans l'insurrection poznanienne de 1848], Warszawa 1960, pp. 198 - 222; idem, *Powstanie styczniowe*, pp. 556 - 557; J. Berghauzen, *Podziemie patriotyczne w Królestwie Polskim 1833 - 1850* [La clandestinité patriotique dans le Royaume de Pologne 1833 - 1850] (ouvrage en cours d'impression — PWN); S. Król, *Cytadela Warszawska* [La Citadelle de Varsovie], Warszawa 1969, pp. 241 - 282; M. Tyrowicz, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie. Przywódcy i kadry członkowskie. Przewodnik bibliograficzny 1832 - 1863* [La Société Démocratique Polonaise. Dirigeants et membres. Guide bibliographique 1832 - 1863], Warszawa 1964; W. A. Djakov, *Dejatelj ruskogo i pol'skogo osvoboditelnogo dviženija v carskoj armii 1856 - 1865 godov*, Moskva 1967.

<sup>27</sup> S. Kalemberka, *Wielka Emigracja* [La Grande Émigration], Warszawa 1971, p. 284.

Jusque bien après 1880, le révolutionnaire polonais est un homme actif surtout, les années insurrectionnelles exceptées, en dehors des frontières de son pays: en France et en Belgique, en Angleterre et en Italie, et depuis 1870 également dans les universités russes. Déjà le colonel russe du *Blé d'hiver* de Berent avait prophétisé en plaisantant: « L'aïeul de Madame s'est francisé pendant soixante ans dans toutes ces insurrections et révolutions et vous, vous devez vous russifier ». Depuis 1880, « l'étranger » ce sera pour les révolutionnaires polonais principalement la Russie, l'Allemagne et l'Autriche, bien que des groupes importants continueront jusqu'en 1918 à résider à Paris et en Suisse. Mais, à partir de 1880, les activités quotidiennes du révolutionnaire polonais se situent généralement en terre polonaise.

Très vite, on voit se différencier dans les milieux polonais le type du « révolutionnaire professionnel », du militant dont le métier et même la principale ressource est la révolution: instructeurs et moniteurs enseignant après 1831 le métier des armes aux Français et aux Allemands, aux émissaires de la Jeune Pologne (1834 - 1839) et de la Société Démocratique Polonaise.

## VI

La lutte pour l'indépendance nationale conservant sa primauté absolue en Pologne, il n'en fallait pas moins — pour être révolutionnaire — lier la libération nationale à un programme socio-politique plus large, poser la question: quelle patrie, fondée sur qui? Après l'expérience de la révolution agraire de 1846, nul ne pouvait se considérer comme révolutionnaire et être traité ou condamné comme tel par la majorité de ses compatriotes, s'il ne se prononçait pas pour une solution radicale de la question paysanne et, après la Commune de Paris, également de la question ouvrière.

Aussi bien le paysan révolutionnaire J. N. Janowski que le penseur révolutionnaire d'ascendance noble Henryk Kamiński — dont nous avons cité plus haut les énonciations sur la primauté absolue de la lutte pour l'indépendance nationale — proposaient en même temps un programme de révolution agraire modérée devant résoudre la question paysanne en territoire polonais. Celui dont le crédo se limitait uniquement au combat pour l'indépendance de la Pologne, sans indiquer les moyens de mobiliser le peuple, de gagner au soulèvement les masses paysannes, de remédier aux autres maux sociaux et politiques de la nation et d'en assurer l'unité,

celui-là pouvait être et était souvent un insurgé, mais jamais un révolutionnaire.

Un historien de la pensée politique, dont le raisonnement s'appuie essentiellement sur le legs idéologique de la génération de 1830, fait remarquer les « antinomies de la révolution et de la restauration » qui apparaissent dans les concepts des nobles polonais gagnés à l'idéal révolutionnaire:

« a. Les révolutionnaires nobles — de même que les réformateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle — montraient les contradictions internes de la société polonaise, percevaient les différences d'intérêts et d'attitudes opposant les divers états et groupes, surtout en ce qui concerne la question nationale qui les intéressait au premier chef [...] Mais, en même temps, ils se rendaient compte que cette société, divisée ou fractionnée, constitue pourtant une certaine entité: une nation ayant droit à une existence autonome, une communauté à laquelle appartiennent tous les habitants du pays, même s'ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas le savoir.

« b. Les révolutionnaires nobles cherchaient à trouver la solution de ces contradictions sociales dans la mise en oeuvre de réformes sociales appropriées qui "uniront en un tout la nation désireuse de se libérer" (T. Krępowiecki, *Nowa Polska*) [*La nouvelle Pologne*] [...]

« c. La révolution sociale appelée à liquider le régime féodal n'a rien de spécifiquement polonais [...] Mais cette révolution sociale fait en même temps partie d'un processus historique spécifiquement polonais: elle doit trouver sa justification non seulement dans l'exemple de l'Amérique ou de la France, mais aussi (et très souvent surtout) dans une tradition nationale déterminée, c'est-à-dire dans la tradition républicaine et démocratique [...] Le passé est condamné en tant qu'époque du désordre et de l'oppression. Simultanément, il est glorifié en tant qu'époque de l'indépendance nationale et trésor des idées antiféodales »<sup>28</sup>.

Jusqu'à Tokarzewicz, Wróblewski ou Limanowski, les révolutionnaires polonais renouèrent avec la pensée de Lelewel et exalteront la démocratie et le républicanisme polonais. Aux approches de 1870, les devises de la Grande Révolution française auront déjà pâli aux yeux des révolutionnaires polonais, tandis que resteront vivantes les traditions de la pensée

<sup>28</sup> J. Szacki, *Ojczyzna, naród, rewolucja. Problematyka narodowa w polskiej myśli szlachecko-rewolucyjnej* [*Patrie, nation, révolution. La problématique nationale dans la pensée des révolutionnaires nobiliaires polonais*], Warszawa 1962, pp. 210 - 211.

polonaise révolutionnaire, démocratique et socialiste des années 1794 - 1863. Les références faites aux grands personnages ou aux programmes du passé ne signifiaient pas pour autant qu'on en ait eu profonde connaissance, mais les noms de Tadeusz Kościuszko (critiqué toutefois pour sa modération et son inconséquence), plus encore de Lelewel ou de Mierosławski (jusqu'à ce qu'il se soit compromis par son incompetence militaire et ses intrigues politiques dans l'insurrection de 1863), du martyr Szymon Konarski, et enfin de Mochnacki et de Stanisław Worcell, ces noms étaient pour le révolutionnaire polonais des symboles. Jamais parmi eux n'apparaissait celui d'Adam Mickiewicz. Ses contemporains de l'émigration ne lui pardonnaient pas ses attaches avec Adam Czartoryski et avec l'apôtre du mysticisme Andrzej Towiański. Depuis Jan Czyński et Miłkowski jusqu'à Tokarzewicz et Wróblewski, les révolutionnaires polonais ont été généralement d'accord pour considérer que « l'aède national » n'avait jamais été des leurs par ses opinions. Ce n'est qu'à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles que les socialistes polonais feront valoir l'importance du *Symbole des principes*, de la Légion italienne et de la « Tribune des Peuples » dans la vie du poète.

Les révolutionnaires polonais du temps des insurrections nationales appelaient le plus souvent aux traditions de la Société Démocratique, de la révolution cracovienne de 1846, du manifeste et des décrets d'émancipation paysanne de janvier 1863. Il faudra encore attendre pour que les adeptes du socialisme scientifique, adonnés aux recherches historiques, tels que Szymon Diksztajn, Witold Jodko-Narkiewicz, Feliks Perl (Res), Emil Haecker, mettent en relief dans leur généalogie l'importance de l'organisation révolutionnaire des émigrés polonais en Angleterre, c'est-à-dire du premier « Lud Polski » (Peuple Polonais) (1835 - 1846), de la conjuration paysanne de 1833 - 1844 et de l'abbé révolutionnaire Piotr Ściegienny, de la révolution cracovienne, de la « Tribune des Peuples » de Mickiewicz, et pour qu'ils rappellent que le premier journal socialiste polonais fut la « Gmina » (La Commune) de Józef Tokarzewicz (Genève, 1866 - 1867).

Le révolutionnaire polonais est désormais imbu de confiance dans les forces propres de la nation polonaise. L'aile radicale des insurgés de 1830 avait vite perdu confiance dans l'aide de la France ou de l'Angleterre. Mais cette expérience n'était pas encore définitive et chaque génération devra à nouveau se prémunir contre les illusions profrançaises. Ces illusions seront dissipées par les gouvernements de Louis-Philippe, Lamartine, Napoléon III, Thiers et Favre. Pourtant, maints anciens « rouges » compteront,

encore en 1870, sur l'engagement de la France dans la cause polonaise. Il faut cependant rendre leur dû à des hommes comme Jarosław Dąbrowski ou Walery Wróblewski qui admettaient la possibilité de négociations avec les gouvernements impériaux ou républicains, mais considéraient que seule une nouvelle révolution, qui modifierait de fond en comble l'ordre social en France, aurait une importance fondamentale pour la cause de l'indépendance polonaise.

Il est significatif que plusieurs générations de révolutionnaires nobles, en dépit de la situation internationale, croiront fermement et chercheront toujours à croire dans une nouvelle et proche insurrection en Pologne. Après le bain de sang de 1863, les partisans de nouvelles conjurations et de la lutte armée seront ouvertement traités de fous par des centaines d'adversaires. Mais ils ne se soumettront pas. Leur foi utopique, leurs plans irréalisables dans la situation historique concrète, attiseront la volonté d'indépendance en terre polonaise. Pour ce faire, ils trouveront des arguments toujours nouveaux. L'un de ces « fous », Aleksander Wernicki, dénonce ouvertement, en 1867, la passivité de la communauté polonaise dans les mouvements insurrectionnels. Il clame :

« Notre pays est sans force. Pourtant, c'est de nos mains que le Caucase a été conquis pour les Moscovites, c'est notre sang qui a assuré l'unité de l'Allemagne, ce sont nos ossements qui jonchent l'Algérie, l'Europe entière et même Saint-Domingue. Nous sommes impuissants. Et qui donc fournit aux Russes et aux Allemands 600 000 soldats pour écraser la liberté? Nous surestimons nos forces? Aussi le Gouvernement National a-t-il su recueillir à peine quelques centaines de roubles dans toute la Lituanie, alors que Mouraviev, sans surestimer les forces, a pris à cette pauvre province quatorze millions de contribution »<sup>29</sup>.

Cette foi en ses propres forces, cette confiance dans un proche soulèvement, contrairement à l'évidence même des faits, cette attente inconsciente du miracle qui, déçue, faisait naître le mysticisme, ont fortement caractérisé plusieurs générations d'insurgés et de révolutionnaires. Mais l'on ne saurait considérer la chose comme spécifiquement polonaise. Qu'a donc fait d'autre Giuseppe Mazzini sinon annoncer chaque année, au cours d'une période de quarante ans, la proclamation de la république en Italie? La prophétie de Mazzini a inspiré de nombreux mouvements républicains en Europe et pourtant elle s'est réalisée le plus tard dans sa propre patrie, plus de soi-

<sup>29</sup> « Głos Wolny », 28 mars 1869, n° 131, p. 530.



xante-dix ans après la mort du tribun. Mais sans la foi de Mazzini dans le soulèvement républicain en Italie, dans la révolte républicaine universelle, sans sa propagande inlassable, combien plus faibles auraient été les tendances à l'unité des Italiens, les mots d'ordre républicains propagés parmi les Français, les Espagnols et les Polonais.

Ce mythe du bouleversement tout proche, de la vengeance qui frapperait les oppresseurs, était commun à toute l'Europe révolutionnaire. En 1850, Pierre Dupont écrit :

« C'est dans deux ans, deux ans à peine  
Que le coq gaulois chantera »

tandis qu'Eugène Pottier clame au lendemain même de la Commune de Paris que « demain, l'Internationale sera le genre humain ».

### VIII

Alors que depuis 1846 les Polonais donnaient à toute l'Europe l'exemple de la réunion des mots d'ordre des révolutions nationale et agraire, exemple inspiré de l'expérience polonaise, c'est le développement du mouvement ouvrier en Occident qui les convainquit de l'importance de la classe ouvrière pour la cause de l'indépendance, ceci encore bien avant que les ouvriers ne deviennent l'une des principales forces sociales en terre polonaise.

Depuis les partages, le rapport des forces en Europe commandait aux Polonais de rechercher l'alliance des groupements politiques les plus radicaux. Il commandait le recours aux armes chaque fois que l'on combattait contre le despotisme, contre la Sainte Alliance, pour la liberté. Cela ne veut pas dire qu'Adam Czartoryski, révolutionnant les Balkans, soit lui-même devenu un révolutionnaire. Pour l'Hôtel Lambert — à l'encontre des révolutionnaires polonais toujours fidèles à la devise stratégique « Pour votre liberté et la nôtre » — ce n'était qu'affaire de tactique politique. Et c'est en obéissant à leur impératif stratégique que, une fois révolue l'époque des révolutions bourgeoises démocratiques en Occident, les révolutionnaires polonais passèrent de l'accord avec les libéraux, les radicaux et les républicains, à l'alliance avec les partis ouvriers et socialistes. Anciens membres des communes du « Peuple Polonais » et combattants du Prins-temps des Peuples suivaient l'exemple de Jan Kryński et de Ludwik Oborski et adhéraient à la Première Internationale.

En 1875, lors de la commémoration à Londres du 45<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection de novembre, Walery Wróblewski expliquait ainsi cette évolution:

« Les principes du socialisme inscrits sur notre drapeau sont plus clairs et embrassent un horizon plus étendu que les anciens principes démocratiques et républicains [...] Où la nation polonaise peut-elle aujourd'hui chercher des alliés sûrs? En Allemagne ce ne peuvent être ni Bismarck ni le parti clérical; on y trouve un seul parti sincèrement favorable à la cause polonaise et toujours prêt à lui donner son appui actif — c'est le parti ouvrier. En Autriche, la majorité des Slaves demeure opprimée et le parti qui y gouverne ne prendra jamais cause pour les Polonais, au contraire, il sèmera toujours la discorde nationale. Seul le parti social-démocrate peut faire régner l'harmonie entre les peuples slaves »<sup>30</sup>.

Ainsi que l'exprimait, en 1911, Boleslaw Limanowski, dans sa préface au recueil de portraits des révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle:

« Aussi longtemps que la pensée révolutionnaire animait les démocrates et les républicains, nos révolutionnaires marchaient à leurs côtés, mais lorsque ces derniers, ayant obtenu certaines concessions, ont commencé à accepter l'État existant, nos combattants de la cause nationale ont compris qu'ils ne peuvent avoir pour allié que le camp des prolétaires semblables à eux-mêmes. De cette manière, notre pensée révolutionnaire prenait un cours de plus en plus radical [...] »<sup>31</sup>.

La lecture d'ouvrages étrangers dictait aussi le choix des alliances révolutionnaires. Saint-Simon et ses disciples étaient lus en Pologne dès 1820. Dans les décennies suivantes, le *Cours public d'histoire française* (1831 - 1834) d'Albert Laponneraye, publié en polonais en 1834, ou les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, traduites la même année, celle de leur parution, deviennent des livres de chevet. Une lecture fréquente est la volumineuse *Histoire parlementaire de la Révolution française* publiée en 1839 par Philippe Buchez, disciple de Saint-Simon et idéologue du socialisme chrétien.

Dans les mansardes des petits hôtels parisiens habités par les émigrés polonais, comme dans les gentilhommières et les palais du pays, on lit en

<sup>30</sup> J. W. Borejsza, *Patriota bez paszportu* [Un patriote sans passeport], Warszawa 1970, p. 147.

<sup>31</sup> B. Limanowski, *Szermierze wolności* [Les combattants de la liberté], Kraków 1911, p. II.

ce temps Saint-Simon, Fourier, Enfantin et les autres représentants du socialisme utopique français.

Décrivant l'origine de ses convictions démocratiques, Henryk Kamieński dit avoir été fortement influencé par l'annonce du complot organisé à Varsovie par Gustaw Ehrenberg:

« [...] les conjurés emprisonnés s'étaient dressés contre la domination moscovite; aux yeux de tous, ils devaient donc être d'honnêtes gens [...] On disait qu'ils avaient pour évangile les théories de Saint-Simon (éditées avec les écrits d'Enfantin). Je me suis donc mis à lire avidement et à relire ce livre, mais je n'y ai rien trouvé d'utile pour la Pologne; toutefois j'ai commencé à penser que de semblables théories peuvent être une profitable gymnastique de l'esprit du moment qu'elles font naître des hommes d'action et attisent le feu sacré de l'amour de la patrie, mais ce n'était que de la compassion, encore non fondée sur le raisonnement »<sup>32</sup>.

Semblables étaient les lectures d'Edward Dembowski, disciple philosophique de Lelewel, Hegel, Feuerbach et Saint-Simon. Les grands penseurs et les militants révolutionnaires polonais puisaient également dans les écrits de Leroux, Barbès, Louis Blanc, Constant, Babeuf, Cabet (auquel les Polonais semblent avoir emprunté le terme « socialisme »), ou des chartistes anglais tels Harney et Jones. Ils s'intéressaient aux idées de Blanqui tant de fois mises en épingle dans la presse européenne, ils connaissaient celles de Buonarroti, Mazzini, Ledru-Rollin, Proudhon. Les émigrés s'imprégnaient en quelque sorte par osmose de maintes théories de radicaux et de socialistes français qu'ils rencontraient en particulier ou dans les clubs. Il suffit de compulsier les souvenirs des participants de la Grande Émigration, pour reconstituer leurs longues discussions avec Louis Blanc, Ledru-Rollin, Lamennais ou Raspail.

Les militants allemands tels qu'Arnold Ruge, Georg Herwegh ou Karl Vogt étaient généralement connus comme des alliés dans la lutte « pour l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, pour l'indépendance de la Pologne et de la Hongrie », mais ils n'ont pu exercer aucune influence visible sur la pensée politique polonaise, étant donné qu'ils n'exprimaient pas d'idées nouvelles, originales.

« Karl Marx et son jeune ami Engels » — comme le dit dans ses *Notatki autobiograficzne* (*Notes autobiographiques*) J. N. Janowski — se

---

<sup>32</sup> H. K a m i e ń s k i, *op. cit.*, p. 7.

trouvaient encore — tant en 1848 qu'après 1850 — au second rang des célébrités révolutionnaires européennes. A cette époque, ils étudiaient eux-mêmes les idées des Polonais: Lelewel, Mierosławski ou Leon Sawaszkiewicz, leur renommée mondiale ne devant venir qu'avec les années 1864 - 1871, celles de la Première Internationale, de la parution du premier volume du *Capital* et de la Commune de Paris. Les révolutionnaires et les socialistes polonais ne commencèrent, dans leur ensemble, à lire les oeuvres de Marx et d'Engels qu'après 1870 (le premier volume du *Capital* a paru en polonais dans les années 1884 - 1890).

Il reste encore à élucider quelle a été, entre 1860 et 1880, l'influence des théories de Lassalle ou de Schulze-Delitsch dans les provinces polonaises occupées par la Prusse et l'Autriche. Dans les conditions de la ville de Lwów, par exemple, les idées propageant la coopération et les associations artisanales et ouvrières constituaient déjà un ferment révolutionnaire.

Dans la partie du pays occupée par la Russie, bien avant les oeuvres des socialistes allemands, on a connu les revues et les écrits de Herzen, Tchernychevski et Ogariov. Ils étaient lus par maints insurgés de janvier et Zygmunt Padlewski, Sierakowski ou Tokarzewski leur sont redevables de bien des choses. Sous l'influence du rapprochement avec les Russes, intervenu après la guerre de Crimée, et de la littérature révolutionnaire russe, certains Polonais modifiaient leurs vues sur les futures frontières de la République et renonçaient au mot d'ordre de la Pologne historique (J. Dąbrowski). D'autres, beaucoup plus nombreux déjà, envisageaient d'un oeil nouveau les possibilités d'une alliance polono-russe dans le combat contre le tsarisme. Et si, après les vaines tentatives du temps de l'insurrection de 1863, vint l'époque de la participation massive de révolutionnaires polonais au Narodnitchestvo, on le doit certainement à la semence jetée plus tôt, du temps de « Zemla i Vola ». Les Polonais proches du Narodnitchestvo, dont nous trouvons un magistral portrait dans le roman *Plomienie (Flammes)* de l'excellent écrivain et philosophe Stanisław Brzozowski, trouvent alors un idéal nouveau en la personne de Piotr Lavrov et de Piotr Tkatchov. C'est une sorte de renversement des rôles, étant donné que — jusqu'en 1863 — les révolutionnaires de la génération de Lavrov s'étaient souvent considérés comme des disciples du mouvement révolutionnaire polonais, plus puissant et plus riche en idées.

L'apogée de la pensée révolutionnaire polonaise à l'époque des insurrections nationales se situe dans les années 1830 - 1840. Le modèle polonais consiste en ce temps dans l'idée d'unir la révolution nationale aux mots

d'ordre de la réforme agraire, dans les théories de la guerre révolutionnaire populaire, dans l'exemple des alliances révolutionnaires internationales obéissant à la devise du combat « Pour votre liberté et la nôtre »<sup>33</sup>. Adam Mickiewicz — inspirateur de Lamennais et professeur au Collège de France —, ou Jan Czyński — commentateur de Fourier et propagateur des associations ouvrières, auteur de la brochure *Avenir des ouvriers* (1839) éditée en quatre langues —, ou encore Karol Chojecki (Charles Edmond) — fin connaisseur de la pensée de Proudhon —, appartiennent également à l'histoire de la pensée révolutionnaire occidentale.

C'est des années cinquante du XIX<sup>e</sup> siècle que semble dater le déclin de la pensée révolutionnaire polonaise de l'époque des insurrections nationales, la génération de 1863 comptant visiblement peu d'esprits adonnés à la théorie.

Parmi les socialistes polonais de la fin du siècle dernier et du début du nôtre, il en est beaucoup qui ont milité dans le mouvement ouvrier international, mais la rayonnement théorique d'aucun d'entre eux ne se laisse même pas en partie comparer avec la place occupée dans la pensée socialiste mondiale par Róża Luxemburg.

1871 met, sans retour, fin au rôle de premier plan joué auparavant par la cause polonaise dans la vie politique de l'Europe. Les alliés de 1848 de la Pologne — Italiens et Allemands — ont réalisé leur unité, les Hongrois ont obtenu une large autonomie dans la monarchie des Habsbourg, tandis que les anciens alliés français, républicains et radicaux, arrivés au pouvoir, tournent après 1870 leur regard vers l'alliance avec la Russie et abandonnent entièrement la cause polonaise.

Dans les trente dernières années du siècle, on rêve à nouveaux alliés, plus lointains et moins connus, Irlandais ou autres. Rappelant cette période, Ignacy Daszyński écrira: « Nous aimions les Hindous, les habitants du Caucase, les Albanais, les Basques et les Slaves du Sud »<sup>34</sup>.

Les milieux révolutionnaires, fortement engagés dans la lutte pour l'indépendance, voyaient des alliés temporaires dans tous les ennemis de la Russie. Mais la sympathie manifestée pour les Turcs dans les années 1877 - 1878 fut réduite à néant par le sentiment de fraternité avec les

<sup>33</sup> Cf. H. Jabłoński, *Międzynarodowe znaczenie polskich walk narodowo-wyzwoleńczych XVIII i XIX w.* [L'importance internationale des luttes polonaises de libération nationale aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> s.], Warszawa 1966.

<sup>34</sup> I. Daszyński, *Pamiętniki [Mémoires]*, vol. I, Warszawa 1957, p. 23.

Slaves du Sud opprimés par le sultan. En revanche, pendant la guerre russo-japonaise de 1904 - 1905, les milieux proches du Parti socialiste polonais se prirent d'une amitié tactique pour les Japonais.

## IX

Les révolutionnaires italiens du type de Benedetto Cairoli, ou les radicaux français comme Léon Gambetta, après de longues années d'opposition et de lutte armée, parvenaient au pouvoir en tant que présidents du conseil. Les anciens garibaldiens après 1870 et les anciens communards après 1881 devenaient députés et ministres. Les généraux hongrois des années révolutionnaires 1848 - 1849, tels György Klapka ou Ištvan Türr, bénéficiant de l'amnistie de 1867, regagnaient dignement le pays où leurs compatriotes leur faisaient honneur le plus officiellement du monde. Demeurant en exil à Turin, Lajos Kossuth le faisait volontairement et non par force comme ses amis polonais.

Les révolutionnaires polonais, conspirateurs et insurgés du XIX<sup>e</sup> siècle, condamnés à être d'éternels opposants, ne virent jamais — sauf de très rares exceptions comme Bolesław Limanowski devenu sénateur dans la Pologne ressuscitée après 1918 — se réaliser l'indépendance de leur patrie, l'accomplissement de leurs programmes politiques et sociaux. Tous ont été des révolutionnaires perdants. Sans même parler du pouvoir, ceux de 1846, de 1848, de 1863, n'acquirent jamais l'art, parfaitement maîtrisé par les jacobins français, de mettre en branle la foule de leurs compatriotes. Ils ne furent même pas, à l'encontre des communards français, à la brève école de l'activité révolutionnaire légale. Ils n'eurent pas non plus les possibilités qu'avaient eues leurs prédécesseurs polonais de 1794 et de 1830. Ils n'avaient que rarement l'occasion de paraître en public et d'haranguer la foule. Le plus souvent, ils demeuraient des hommes d'action, des conspirateurs et des soldats.

Le révolutionnaire polonais du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait discourir que dans les clubs d'émigrés ou parmi les étrangers: Allemands, Français, Italiens, Hongrois ou Anglais. Sur le sol polonais, il restait un éternel conjuré et comploteur. C'est pour cette raison que le Conseil Général de la Première Internationale octroya à la section polonaise — différente en cela des autres sections nationales — le droit à l'anonymat le plus complet, et l'autorisa à taire, même au Conseil, ses activités en terre polo-

naise. Pendant des dizaines d'années, les Polonais se sont perfectionnés dans l'art des activités secrètes, de la clandestinité, de la lutte contre la police. Bien des pages de l'histoire du mouvement révolutionnaire polonais ont été écrites par les provocations des polices russe, prussienne, allemande et autrichienne. Dans les conditions de la clandestinité, la calomnie devenait facile, comme l'élimination des rivaux ou adversaires au sein du camp révolutionnaire. Il suffisait de faire courir le bruit qu'ils étaient des « espions » ou des « provocateurs ». Pendant douze ans, le Parti socialiste polonais accusa ainsi Marcin Kasprzak (1860 - 1905), illustre ouvrier militant, d'être un espion au service de la gendarmerie russe. Et il ne retira cette injuste accusation que lorsque Kasprzak, condamné à mort pour avoir solitairement défendu contre les mêmes gendarmes l'imprimerie clandestine du Parti social-démocrate, marchait déjà au gibet. L'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire en Pologne connaît des dizaines de cas pareils. Certains n'ont pas encore été élucidés jusqu'à nos jours.

Comme ses camarades russes, le révolutionnaire polonais était toujours auréolé du mystère de l'anonymat et paré de la couronne d'épines des prisons, de la déportation et de la pendaison. Henryk Kamieński décrivait en ces termes son cousin et ami Edward Dembowski, chef de la révolution cracovienne de 1846 :

« Il y en a peut-être de plus capables et de plus profonds que Dembowski, mais nul n'a été comme lui créé pour être un héros populaire [...] Il avait un courage fantastique, il ignorait le danger et n'y croyait pas, le côtoyant calmement et impassiblement, comme s'il le conjurait [...] Il ignorait les obstacles, osait tout et réussissait ce que les autres jugeaient impossible; magnifique insurgé, il mérite ne serait-ce que pour cette seule raison de rester gravé dans la mémoire de la nation. Partout poursuivi par les ennemis, mille fois considéré comme perdu, jamais appréhendé par eux, il passait librement à travers leurs campements, parmi leurs serviteurs, pour réapparaître inopinément le lendemain [...] Sa fin même est inconnue; entourée de mystère, elle ajoute un charme à sa mémoire. Nul ne sait où et comment il a péri. L'imagination populaire polonaise a créé mille légendes sur sa personne. Là, on l'avait vu dans les Tatra, avec des montagnards et portant leur costume, battant les Autrichiens; autre part, on le savait caché, instruisant le peuple et l'appelant à se soulever [...]. L'auteur des *Psaumes* [Zygmunt Krasiński — grand poète romantique et conservateur convaincu — J.W.B.] m'a parlé de Dembowski comme d'un homme extrêmement sanguinaire. Tous les démocrates s'exposent assez facilement

à de tels reproches [...] J'ai souvent entendu Dembowski déplorer avec désespoir et de tout coeur les cruelles nécessités de l'insurrection révolutionnaire! »<sup>35</sup>

Edward Dembowski, tué à 24 ans par une balle autrichienne, Walerian Łukasiński (1786 - 1868) — dirigeant de la franc-maçonnerie qui passa 46 ans dans les prisons tsaristes et mourut oublié à 82 ans, dans la forteresse de Schlüsselburg —, Szymon Konarski — conspirateur ignorant la peur, fusillé à Wilno en 1839 —, Romuald Traugutt et ses camarades pendus en 1864 devant la Citadelle de Varsovie — tous symbolisaient aux yeux de la nation entière le destin du combattant de l'indépendance, du conspirateur, de l'insurgé, du révolutionnaire polonais.

Et combien de centaines et de milliers sont tombés sans que leurs noms soient connus. En dehors des historiens professionnels, peu de gens en Pologne sauront rappeler l'autodafé volontaire de Karol Levittoux. Levittoux (vers 1820 - VII 1841), étudiant en pédagogie à Varsovie, avait groupé des jeunes élèves, étudiants et employés dans une organisation clandestine ayant pour but l'insurrection armée, la création d'un gouvernement républicain, l'abolition de la corvée et l'émancipation des paysans. Arrêté et emprisonné pendant de longs mois dans la Citadelle de Varsovie, privé de sommeil et de nourriture, battu et torturé jusqu'à la perte de conscience, il craignait de ne pas résister à ce traitement et de livrer les noms de ses camarades. Après une évasion manquée, il mit le feu à sa paille et périt dans les flammes. Toute l'Europe en fut bouleversée à l'époque. Or, rien que dans les années 1833 - 1856, plus de trois mille suspects et accusés de subversion politique sont passés par la Citadelle de Varsovie<sup>36</sup>.

Depuis la confédération de Bar jusqu'à la Première Guerre mondiale, tous les mouvements nationaux et révolutionnaires ont été sauvagement réprimés par les puissances copartageantes. Après l'insurrection de novembre, plusieurs dizaines de milliers de soldats furent incorporés dans l'armée tsariste et expédiés dans le Caucase ou en Sibérie. Après 1846, la répression a frappé plus de cinq mille personnes, dont plus de quatre mille rien qu'à Cracovie et dans les provinces occupées par l'Autriche.

Après l'insurrection de janvier, quelque 38 000 personnes ont été déportées en Sibérie, environ dix mille ont émigré, tandis qu'il « est impossible de dénombrer les massacrés et les morts. C'est par milliers qu'il faut les compter, étant donné que l'armée tsariste, surtout durant les

<sup>35</sup> H. Kamiński, *op. cit.*, pp. 79, 81.

<sup>36</sup> Cf. S. Król, *op. cit.*, pp. 241 - 282.



premiers mois de combat, ne voulait pas faire de prisonniers et achevait les blessés »<sup>37</sup>. La statistique officielle incomplète dénombre 669 fusillés et pendus pour avoir participé à l'insurrection de janvier. C'est d'eux et de leurs semblables que parle Mickiewicz :

« Les vaincus pour pierre tombale  
N'auront que les bois secs du gibet,  
Pour toute gloire qu'un bref sanglot de femme,  
Et les longs colloques nocturnes des compatriotes ».

La Citadelle de Varsovie, la forteresse de Schlüsselburg, les bagnes sibériens, les prisons prussiennes de Grudziądz et du Moabit, les cachots autrichiens de Kufstein, Spielberg et Olomouc, sont devenus les symboles du martyrologe national. Les mêmes prisonniers y revenaient et les fils y prenaient la succession des pères.

Les déportés en Sibérie étaient habituellement écartés de toute activité politique pour des décennies entières. Il en allait autrement de leurs contemporains émigrés. Mais les uns et les autres n'ont souvent jamais revu le sol natal.

Jeunes gens, ils s'exilaient après 1830, 1846 ou 1863. Quand ils réussissaient à revenir au pays, ils étaient trop connus et trop bien épiés par la police, ou trop fatigués par les années de déportation ou d'errance en exil, pour pouvoir encore agir. Tel a été le destin du varsovien Gustaw Ehrenberg (1818 - 1895), auteur du célèbre chant révolutionnaire *Gdy naród do boju wystąpił z orężem* (*Lorsque le peuple armé se leva pour combattre*). Membre de l'Association du Peuple Polonais, il fut déporté, en 1838, en Sibérie pour n'en revenir que vingt ans plus tard. Plus rien, ou presque, ne restait alors de son radicalisme. Il renonça à toute activité politique même quand il s'installa, en 1870, à Cracovie où nulle surveillance policière ne s'y opposait.

Personnage entré à 33 ans dans la légende, Piotr Wysocki, animateur de la conjuration des élèves-officiers qui donnèrent le signal de l'insurrection de 1830, revenu en Pologne après presque vingt-sept ans de prison et de déportation en Sibérie, figé dans ses opinions de jeunesse, condamna les insurgés de janvier 1863 et la France révolutionnaire de 1870 - 1871.

Jan Zagórski, l'un des plus proches collaborateurs de Bakounine, après avoir réussi à dissimuler devant les autorités tsaristes ses activités anarchistes

---

<sup>37</sup> S. Kieniewicz, *Powstanie styczniowe*, p. 739.

en Occident, revint dans l'Empire russe et s'enlisa après 1873 quelque part à la campagne, dans la région de Kiev. Comme bien d'autres révolutionnaires et conspirateurs, il resta totalement inconnu. Nous ne savons même pas où et quand il est mort.

Les secrétaires de la section polonaise de la Première Internationale — Konstanty Bobczyński et Antoni Żabicki, revenus en Galicie vers 1870, ne s'engagèrent pratiquement pas dans la politique, bien que Bobczyński ait même été député à la Diète de Galicie.

Ce n'est pas là un phénomène exceptionnel, puisqu'il concerne aussi Nikolaï Utin, fondateur de la section russe de la Première Internationale, demeuré inactif après son retour dans l'Empire des Romanov. Rappelons encore l'effet paralysant exercé par vingt ans de déportation sur un homme de la taille de Tchernychevski.

Les Polonais partaient en exil ou en déportation sous le signe de l'« Étoile de Persévérance » — dernière décoration insurrectionnelle votée par la Diète à Zakroczym, après la chute de Varsovie en 1831. Bien souvent, c'est un demi-siècle qu'ils furent obligés de rester loin du pays, comme c'est le cas de Mierosławski ou de Roman Czarnomski qui nous a servi d'exemple stéréotype. Combien d'entre eux, comme Mickiewicz, n'ont jamais été à Varsovie, mais ont passé des dizaines d'années à Paris ou à Londres. S'ils revenaient en Pologne, c'est en général clandestinement et pour très peu de temps, ou les armes à la main. Nombreux étaient ceux qui, tel Szymon Tokarzewski, membre de la conjuration de Ściegieny, furent à deux reprises déportés en Sibérie. D'autres, après l'exil sibérien, gagnaient l'émigration, comme ce fut le cas de Henryk Kamieński et du dessinateur Michał Elwiro Andriolli, insurgé de 1863. Même leur mort était placée sous le signe de cette « Étoile de Persévérance » qui fut gravée sur le sarcophage d'une des tombes collectives polonaises du cimetière Montmartre à Paris. C'est « Wytrwałość » (Persévérance) que choisirent en 1864 pour titre de la revue éditée à Bruxelles, deux représentants de la gauche du camp des « rouges » : les poètes Władysław Sabowski et Włodzimierz Wolski, ce dernier auteur du livret de *Halka*, l'illustre opéra national de Stanisław Moniuszko.

Des trois dictateurs de l'insurrection de janvier, Mierosławski repose dans le cimetière Montparnasse à Paris. Langiewicz en Turquie, Traugutt dans la Citadelle de Varsovie où il fut exécuté. Dans le pays occupé par les partageurs et en émigration, les funérailles se transformaient en manifestations patriotiques et révolutionnaires, surveillées par les polices non

seulement russe, prussienne et autrichienne, mais aussi française. Combien de fois en effet, elles ont donné sur les rives de la Seine l'occasion de démonstrations contre le despotisme français, depuis les années trente du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'enterrement de Walery Wróblewski au Père-Lachaise que les milliers de personnes réunies muèrent en une puissante manifestation socialiste.

Nourris de lectures romantiques, les insurgés de 1848 et 1863 étaient fidèles au rite d'une mort digne, de la confirmation testamentaire de la justesse du chemin accompli. Voici ce qu'écrivait à son père, à la veille de passer devant le peloton, Gustaw Szaramowicz — l'un des chefs de la « dernière insurrection polonaise du XIX<sup>e</sup> siècle », c'est-à-dire de la révolte de plusieurs centaines de déportés qui, en été 1866, tentèrent les armes à la main de gagner la Chine depuis leur bagne sibérien — : « Père et ami ! Je meurs demain mais j'ai vécu honnêtement 32 ans. Mon honnêteté provient de toi, ma mort — de moi. On nous a envoyés loin; nous avons voulu aller encore plus loin, j'étais le chef; les armes ont parlé; aux anciennes défaites s'est ajoutée une nouvelle; le gouvernement a appelé la chose mutinerie — et je vais être fusillé demain [...] Mon pays, toi et ma mère — voici ma dernière pensée »<sup>88</sup>.

Combien tragique est cette lettre, combien représentative de ces familles aux fortes traditions patriotiques, où la première place revenait toujours au « pays », à la « patrie ». Combien normal fut le sort de cette missive qui ne parvint jamais à son destinataire, ensevelie qu'elle fut dans les dossiers de la police russe. Tel était le destin des insurgés, des révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle.

On peut rappeler ici l'histoire de la famille de Jarosław Dąbrowski. Le général de la Commune a été enseveli dans une tombe anonyme au Père-Lachaise, dissimulée aux Versaillais. Sa veuve et ses trois garçonnets, après l'écrasement de la Commune de Paris, regagnèrent par Londres la Galicie. Là, à Cracovie, ville conservatrice s'il en était, les garçons devaient taire le prénom de leur père. Les deux fils de Jarosław Dąbrowski ont fini par se suicider. Pour sa participation à la Commune, la famille renia le frère de Jarosław, le colonel Teofil Dąbrowski qui, dans la misère de

<sup>88</sup> H. Skok, *Powstanie polskich zesłańców za Bajkałem w 1866 r.* [*Le soulèvement des déportés polonais outre-Baïkal en 1866*], « Przegląd Historyczny », vol. II, 1963, p. 266.

son exil londonien, tomba au plus bas et devint un faussaire fabriquant des billets de banque russes.

Aussi, enfant posthume de l'insurrection de janvier, Stefan Żeromski écrivait-il, embrassant la longue histoire de Pologne dans le *Sen o szpadzie* (*Songe à l'épée*) (1905) :

« Derrière toi, ô soldat polonais, quand tu pends seul au crochet du gibet, quand tu tombes dans le sanglant fossé des condamnés, le coeur percé par les balles de la soldatesque, quand tu t'éteins de la lente exécution dans la steppe de Sibérie, derrière toi ne flotte pas l'étendard d'une lointaine puissance. Derrière toi il n'y a rien. Derrière toi il y a seulement une fosse creusée à la mesure de ton cadavre. Devant toi des armées se dressent. Quand tu trépasseras, nul amour ne nourrira tes enfants. Tes compatriotes te renieront, tes concitoyens t'oublieront, car dans leur coeur le sentiment ne dure pas longtemps, tandis que la pensée — comme on l'a découvert il y a longtemps, longtemps — ne dure même pas une heure [...] ».

Combien de conjurés, de révolutionnaires, d'insurgés, n'ont pas résisté à la cruauté de l'enquête, des interrogatoires, des longues années de déportation ou de misère de l'exil. L'instruction a brisé la volonté de dizaines et de centaines des plus courageux. Combien n'ont pu porter le fardeau de leur propre légende, tel le proverbial Konstanty Ordon. Selon une tradition bien ancrée en Pologne, cet officier insurgé s'était fait sauter, en 1831, avec la redoute qu'il défendait contre l'ennemi dans les faubourgs de Varsovie. Adam Mickiewicz en tira l'argument de la *Redoute d'Ordon* (1833), un de ses poèmes les plus populaires que des générations entières ont appris par coeur. Or, le hasard de l'histoire a révélé plus tard qu'Ordon avait survécu de 55 ans à sa mort littéraire et pris encore part à l'expédition de Garibaldi en 1860, avant de terminer sa longue existence par le suicide.

Adam Mickiewicz avait pleine conscience de la mesure dans laquelle les conditions de vie dans les monarchies despotiques peuvent changer le caractère des plus ardents défenseurs de l'indépendance nationale. Son camarade de Lituanie, Józef Kowalewski, orientaliste de renommée européenne, déporté en son temps à Kazan', n'acceptera-t-il pas, après 1863, la médaille tsariste « *Za Usmirenje polskogo miatieża* » (Pour la pacification de la rébellion polonaise)? Aussi Mickiewicz « ne dédia pas les *Aïeux* à ses amis vivants, quoique souffrant sous le joug, mais à ceux

qui étaient morts en exil: Jan Sobolewski, Cyprian Daszkiewicz, Feliks Kułakowski [...] »<sup>39</sup>.

Nombreux étaient ceux qui ne participèrent que pendant quelques années aux mouvements révolutionnaires. Pour beaucoup, ce ne fut qu'un épisode dans une vie très longue, parfois trop longue. Des centaines d'anciens rouges, ayant complètement perdu pied après 1864, se survécurent eux-mêmes.

Pour cette génération de romantiques « [...] l'histoire était toujours une réalité homogène, cycliquement répétée, ce qui signifie qu'elle était pour eux le champ de recherche de l'idéal, c'est-à-dire que les vertus humaines s'y perpétuaient, invariables, pures, éternellement actuelles; que les mots ne changeaient ni de valeur ni de signification; qu'au-dessus des siècles et des formes changeantes de l'existence humaine se dressait devant leurs yeux, visible pour tous, toujours le même, toujours pur, l'arc des aspirations humaines, l'arc de la destinée humaine [...] »<sup>40</sup>.

## X

Il est difficile d'affirmer l'existence d'un portrait pictural bien distinct du révolutionnaire polonais de l'époque des insurrections nationales. Dans les tableaux de Artur Grottger, Aleksander Sochaczewski, Jacek Malczewski, Wojciech Kossak — les organisateurs de l'imagination nationale — il n'était pas et ne pouvait être question de distinguer entre les « rouges » et les « blancs ». Seule l'apothéose était possible, la glorification des combattants, des obstinés, des invincibles, des souffrants. Il y a donc eu *La bataille d'Olszynka Grochowska*, *La mort de Sowiński*, *La patrouille insurrectionnelle*, *Le combat*, *Le nid détruit*, *L'enchaînement*, *A l'étape*, *La déportation des étudiants* et *Le passage de la frontière*. Il y a eu des scènes de bataille et de martyre. Mais surtout — semble-t-il — de martyre.

La peinture correspond ici avec la littérature romantique polonaise, dont le rôle fut incomparablement plus grand. C'est avec raison que Jerzy Jedlicki écrit qu'aucun des grands poètes romantiques n'a été envoûté par les héros du type de Kościuszko, Łukasiński ou Mochnacki. Tout autres sont les héros de cette poésie: « [...] s'il faut un conjuré, ce sera celui tombé sans connaissance devant la chambre à coucher du tsar; les

<sup>39</sup> A. Witkowska, *Rówieśnicy Mickiewicza* [Les égaux en âge de Mickiewicz], Warszawa 1962, p. 286.

<sup>40</sup> A. Kijowski, *Listopadowy wieczór* [Le soir de novembre], Warszawa 1972, p. 84.

prisonniers devront être innocents, les confédérés — hamlétisants, les insurgés — déportés; Emilia Plater [héroïne de 1830 — *J.W.B.*] — sur son lit de mort, le soldat — dynamitant la dernière redoute défendue [...]. Il n'y a aucune raison de louer ou d'accuser le romantisme polonais de la sanglante et héroïque histoire du pays. A quelques exceptions près, c'est une poésie du martyr et du rachat que doit apporter le sacrifice, une poésie de "tristes demi-chevaliers vivants" et non une fière poésie de la révolte et de l'attaque. Les liens entre les biographies des révolutionnaires polonais — termine Jedlicki —, de ceux qui ont osé, et la littérature romantique, semblent bien plus lâches et plus lointains qu'on n'a coutume de le croire chez nous »<sup>41</sup>.

A vouloir y trouver les portraits littéraires des personnages les plus illustres, les liens entre la poésie romantique et les biographies des révolutionnaires conscients sont effectivement lointains. Il y a peu d'appels à la révolte et à l'attaque, bien que l'*Ode à la jeunesse* de Mickiewicz (1820), lue dans les catégories de l'époque, rende un son révolutionnaire, et bien qu'en dehors des plus connus, comme Gustaw Ehrenberg et Ryszard Berwiński, il y ait eu d'autres et nombreux poètes révolutionnaires appartenant au genre mineur.

Les oeuvres de Mickiewicz et de Słowacki sont cependant devenues une grande école de patriotisme non seulement pour les révolutionnaires conscients, mais aussi pour les masses insurgées. Ce n'était pas, il est vrai, une « poésie de la révolte et de l'attaque », un appel sans équivoque, mais elle y incitait ne serait-ce que par la magistrale évocation des rêves d'indépendance. Mickiewicz et Słowacki ne peignaient pas les révolutionnaires, leur inspiration n'était pas éperonnée par les Dembowski et les Ściegienny. Il n'empêche que tous deux, à titre posthume et d'une manière de plus en plus forte avec le temps, sont devenus les inspirateurs émotionnels de générations entières de révolutionnaires, depuis Zygmunt Sierakowski jusqu'à Róża Luxemburg ou aux jeunes Piłsudski.

Dans la formation des grandes consciences de l'époque insurrectionnelle, un rôle de premier plan était joué par les romantiques étrangers, non seulement Schiller, mais aussi Byron et Victor Hugo. *Bug Jargal* a paru en polonais dès 1829 et *Les misérables* en 1862, simultanément avec l'original.

<sup>41</sup> J. Jedlicki, *Znaki puste i pełne (Z dyskusji nad « Listopadowym wieczorem »)* [*Signes vides et pleins (Discussion sur « Le soir de novembre »)*], « Teksty », 1972, n° 5, p. 160.

XI

Les conjurés, conspirateurs, insurgés et révolutionnaires étaient toujours en minorité. Si le mouvement de 1863 a regroupé des représentants de toutes les couches de la société, depuis les riches hobereaux jusqu'aux paysans, aux prêtres et aux ouvriers, c'est que son but — l'indépendance nationale — était suffisamment commun pour unir les gens les plus divers. Mais dès que la question fut posée: «quelle indépendance, quelle patrie? », dès que des révolutionnaires comme Jarosław Dąbrowski eurent le courage d'avancer un programme admettant la nécessité de reviser les frontières historiques de la Pologne (1867) ou, comme Walery Wróblewski pendant la guerre russo-turque de 1877 - 1878, de condamner toute la noblesse terrienne polonaise, ils se retrouvèrent en minorité au sein même du mouvement de libération, parmi les irrédentistes polonais.

Dans les années 1830 - 1831, la Pologne en lutte mobilisa quelque 200 000 hommes, le soulèvement en Grande-Pologne en attira environ 40 000, et s'il y en eut de nouveau 200 000 dans les rangs des insurgés de 1863, les effectifs réels ne dépassèrent jamais 20 000 à 30 000, selon les fluctuations des combats. Pour avoir un point de référence, rappelons qu'en 1870 il y avait, dans les trois parties du pays partagé, environ dix millions de Polonais.

Dans la Pologne du XIX<sup>e</sup> siècle, les insurgés et les révolutionnaires ont toujours constitué une nette minorité qui, dans les intervalles entre les insurrections, se transformait en minorité infime. En 1833, Piotr Wysocki n'a même pas pu trouver un avocat pour se défendre. Ses compatriotes préféraient éviter ce devoir. C'est cette époque qu'évoquait Narcyza Żmichowska en écrivant que «les hommes périssaient sur les potences, sans que nul se souciât d'eux, dans les contrées plus lointaines [...] »<sup>42</sup>. Mais en a-t-il été autrement après 1863? La pendaison de cinq révolutionnaires du parti « Prolétariat », en 1886, n'a éveillé qu'un faible écho dans la société polonaise. Les uns marchaient à la mort en criant « Vive la Pologne! », tandis que d'autres clamaient « Vive la cause ouvrière! », « Vive la révolution sociale! », mais — dans le marasme et le loyalisme opportuniste de l'époque inter-insurrectionnelle — l'indifférence restait la même.

Dans les brefs moments d'élan, en 1830, en 1848 en Grande-Pologne, en 1863, une partie importante de la société soutenait les combattants, mais sans jamais former d'entité homogène. Elle n'était d'ailleurs pas en cela

<sup>42</sup> N. Żmichowska, *Listy [Lettres]*, éd. par M. Romanówna, vol. I, Warszawa 1957, p. 405.

différente des autres nations luttant pour leur liberté et leur indépendance, par exemple des Italiens ou des Hongrois. Les images polies des manuels ont plus tard, au XX<sup>e</sup> siècle, voilé la vérité sur les millions d'indifférents, voire de gens hostiles aux mots d'ordre nationaux, ceci même pendant les combats les plus acharnés. Voici ce qu'écrivit Stefan Kieniewicz sur l'insurrection de janvier:

« Le tableau du front uni des villes polonaises, clandestinement alliées dans le combat contre les partageurs, exige cependant quelques corrections. Nombre de Polonais servaient dans la police et dans la gendarmerie ennemies et, si certains prenaient des assurances des deux côtés, [...] d'autres faisaient montre d'un zèle par trop servile, moins peut-être par conviction, que pour l'argent et la carrière. Il est difficile d'oublier que parmi les poursuivants les plus acharnés à la démolition de l'organisation nationale, il y avait Rozwadowski, Sierzputowski, Witkowski, Rydzewski et d'autres gendarmes — Polonais. Le trop fameux Bałaszewicz était un Polonais de pure souche. La société désavouait ces rénégats, dont certains furent atteints par le verdict du tribunal révolutionnaire. Mais le nombre des félons ne diminuait pas; il augmenta même au déclin de l'insurrection [...] Il faut aussi tenir compte des nombreux Polonais qui servaient efficacement et consciencieusement l'administration gouvernementale étrangère dans des secteurs moins exposés. Aussi, Berg [gouverneur tsariste — *J.W.B.*] couvrait-il de louanges les fonctionnaires polonais de l'Intendance militaire pour leur loyauté, leur honnêteté et leur assiduité [...] »<sup>43</sup>.

Les rapports des consuls français et anglais des années 1870 - 1880 soulignent à maintes reprises la passivité générale et le loyalisme de la population de l'ancien Royaume de Pologne. Le consul français Finot jugeait ainsi, en 1874, les « couches éclairées » de la nation polonaise: « Singulier peuple! Opprimé depuis plus d'un siècle, il a dû contracter les défauts des peuples esclaves; lassé de résistance, fatigué de protester en vain, toujours aussi profondément divisé [...] »<sup>44</sup>.

Depuis le début de notre siècle, la solitude du révolutionnaire combattant diminue, mais il continue à appartenir à une minorité isolée, incomprise, poursuivie. Lorsque, pendant la révolution de 1905, les organisations socialistes parviennent brièvement au sommet de leur puissance

<sup>43</sup> S. Kieniewicz, *Powstanie styczniowe*, pp. 553 - 554.

<sup>44</sup> Cf. « *Acta Poloniae Historica* », vol. XXIV, 1971, p. 90.



numérique, le Parti socialiste polonais (PPS) compte quelque 55 000 membres et la Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL) environ 30 000, ceci déjà avec toutes leurs annexes. Il est malaisé de procéder ici à une comparaison avec les partis et les syndicats de masse français, allemands ou italiens, dont la force — dès avant 1914 — se chiffrait déjà par centaines de milliers et millions de sympathisants. Par son destin, le révolutionnaire polonais était le plus proche de ses camarades russes.

La solitude du révolutionnaire polonais, du penseur révolutionnaire apparaît dans presque toutes les sources du temps, depuis les *Pamiętniki i wizerunki* (*Mémoires et portraits*) de Henryk Kamieński jusqu'aux lettres et souvenirs de Stanisław Brzozowski. Presque partout, nous y voyons paraître le révolutionnaire prométhéen: héros et martyr solitaire de la poésie des grands romantiques, ou personnage ployant sous le labeur, préparant pendant des années la révolution des « hommes souterrains » dont parlent Andrzej Strug, Gustaw Daniłowski, Andrzej Niemojewski ou Edward Słōński, pour ne citer que ces écrivains. Dans le *Songe à l'épée*, c'est du révolutionnaire socialiste polonais de 1905 que parle Stefan Żeromski: « Tu es parti comme un contrebandier [...] et nous tous, nation de vingt millions d'âmes, nous dormions dans nos chambres, nos mansardes et nos tanières souterraines, du sommeil de pierre des esclaves ».

Les révolutionnaires de 1846, 1863 et 1871, les fondateurs du Parti socialiste polonais et de la Social-démocratie polonaise, l'un des auteurs du programme des premières communes du « Peuple Polonais » — Zenon Świątosławski — et les insoumis du XX<sup>e</sup> siècle, tous seront unis par une commune destinée, par la même volonté de conquérir l'indépendance et la liberté, différemment comprises mais pareillement rêvées. Les militants du « Prolétariat », étant encore à Varsovie, blâmèrent le programme des insurgés de 1863, mais plus tard — dans leur exil sibérien — ils marchaient sur leurs traces et, comme le rappelait Feliks Kon, modifiaient leurs opinions. Les militants de l'Union Étrangère des Socialistes Polonais à Londres, dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, imprimaient leurs écrits en se servant des caractères utilisés par leurs prédécesseurs de la Grande Émigration.

Ce destin du révolutionnaire polonais, éternel errant rêvant nostalgiquement à la patrie perdue, restera invariablement le même pendant tout un siècle, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Andrzej Strug l'a très bien rendu dans son *Nekrolog* (*Nécrologe*) en s'adressant à un « clandestin »:

« Te souviens-tu de nos années de combat et de travail à Paris? et de notre fierté parisienne, hautaine? Rue des Courcelles, derrière les fortifications, dans la faim et la plus noire misère? Quand nous dépensions nos derniers centimes empruntés à imprimer des brochures polémiques?

« Et après, Londres impitoyable et cruel [...]

« Te souviens-tu? Nous étions restés deux après le massacre et personne d'autre dans le grand monde, et c'est à deux que nous avons osé [...] »<sup>45</sup>.

Dans quelle mesure l'activité et le sacrifice de ces solitaires ont-ils influencé les générations suivantes de Polonais, l'image que le monde se faisait du Polonais?

Pendant de longues décennies, le révolutionnaire polonais du XIX<sup>e</sup> siècle a été un modèle pour l'élite la plus avancée par les idées, pour cette couche qui, quoique numériquement faible, s'efforçait de décider du destin de la nation. C'est de ces modèles, de cette tradition familiale que se sont nourris — comme ils l'ont maintes fois dit et écrit — les deux premiers présidents de la Deuxième République Polonaise: Gabriel Narutowicz et Stanisław Wojciechowski, pareils en cela aux dirigeants politiques tels que le socialiste Ignacy Daszyński ou le communiste Adolf Warski. C'est du même tronc que sont directement issus au XX<sup>e</sup> siècle de nouveaux rameaux: le « prolétarien » Ludwik Krzywicki, le militant progressiste Stanisław Stempowski, élevé dans le culte de la Commune de Paris, le socialiste Andrzej Strug, tous tellement actifs pendant les vingt ans de l'entre-deux-guerres. Vivant épigone des « rouges » de 1863, Bolesław Limanowski, au déclin de sa vie centenaire, protestera en tant que sénateur socialiste et au nom des anciennes traditions, contre l'instauration du régime autoritaire en Pologne par son ancien camarade de parti, Józef Piłsudski.

Ceux auxquels ne suffisait pas la seule indépendance conquise en 1918 et qui luttèrent pour la démocratie ou le socialisme en Pologne, étaient — par les idées et souvent par les liens de famille — les héritiers des révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans leur volonté de réaliser l'idéal d'égalité et de liberté, considéré comme un absolu, ils restaient fréquemment, comme leurs prédécesseurs, des utopistes. Continuateurs de l'ancienne devise « Pour votre liberté et la nôtre », ils se prononçaient toujours contre tout particularisme et contre tout nationalisme. Ils avaient conscience du fait que c'est surtout aux révolutionnaires et insurgés du XIX<sup>e</sup> siècle que nous som-

---

<sup>45</sup> A. Strug, *Ludzie podziemni* [Les hommes souterrains], Warszawa 1957, pp. 12 - 13.

mes redevables de cette image de « chevalier de la liberté » que le Polonais était aux yeux de toute l'Europe.

Jamais dans les temps modernes les Polonais n'ont été aussi populaires qu'à l'époque où — suivant le mot de Berent — « la noblesse polonaise était l'état-major des sans-culottes du monde entier », soit en 1831, 1846, 1848 et 1863. Grâce à ces révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, les Polonais ont été éternisés dans les oeuvres de Victor Hugo, Théophile Gautier, Gustave Flaubert, Jules Michelet, Lamennais, James Fenimore Cooper, Lev Tolstoï, Heine. Si, outre ses péans en l'honneur de la Pologne, ce dernier a également laissé les satiriques *Deux chevaliers*, aussi virulents que véridiques, c'est le ton d'adoration pathétique de la Pologne et de ses combattants qui n'en dominait pas moins sans partage. Cette sympathie largement éveillée et répandue dans le monde à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et vivante pendant de longues décennies, les Polonais en bénéficieront encore, en France, en Italie, aux États-Unis, pendant la Première Guerre mondiale, dans le combat pour les droits de la Pologne indépendante. Pour cette raison, quand après 1918 on parlait de ces patriotes du XIX<sup>e</sup> siècle — insurgés et révolutionnaires, errants et exilés — ce n'était jamais sans rappeler l'appel de Slowacki :

« Ô, ma Pologne! Lorsque déjà absents  
 Nous serons, souviens-toi de nous! souviens-toi!  
 Car c'est nous qui avons fait de ton nom  
 La prière qui pleure, et l'éclair qui luit ».

#### BIBLIOGRAPHIE

En ce qui concerne les questions de terminologie, il convient d'indiquer le précieux ouvrage de F. Peplowski *Słownictwo i frazeologia polskiej publicystyki okresu Oświecenia i Romantyzmu* [Vocabulaire et phraséologie des publicistes polonais de la période des Lumières et du Romantisme] (Warszawa 1961). Afin de reconstituer le portrait littéraire du révolutionnaire polonais, le lecteur pourra consulter l'ouvrage collectif sous la direction de M. Janion *Literatura polska wobec rewolucji* [La littérature polonaise et la révolution] (Warszawa 1971).

Dans la littérature historique font défaut les études traitant directement et exclusivement du sujet qui nous intéresse ici. De là vient l'intérêt fondamental qu'ont pour nous les ouvrages de caractère plus général ou synthétique: J. Szacki, *Ojczyzna, naród, rewolucja. Problematyka narodowa w polskiej myśli szlachecko-rewolucyjnej* [Patrie, nation, révolution. La problématique nationale dans la pensée des révolutionnaires nobiliaires polonais], Warszawa 1962; L. i A. Ciołkoszowie, *Zarys dziejów socjalizmu polskiego (po lata siedemdziesiąte XIX wieku)* [Précis d'histoire du

*socialisme polonais (jusqu'aux années soixante-dix du XIX<sup>e</sup> siècle)*], vol. I - II, London 1966 - 1972; L. Baumgarten, *Dzieje « Wielkiego Proletariatu »* [*Histoire du « Grand Proletariat »*], Warszawa 1966; T. Lepkowski, *Polska — narodziny nowoczesnego narodu* [*La Pologne — naissance de la nation moderne*], Warszawa 1967; S. Kalabiński, F. Tych, *Czwarte powstanie czy pierwsza rewolucja. Lata 1905 - 1907 na ziemiach polskich* [*Quatrième insurrection ou première révolution. Les années 1905 - 1907 sur le sol polonais*], Warszawa 1971 (*ibidem* une ample bibliographie); K. Wyczańska, *Polacy w Komunie Paryskiej* [*Les Polonais dans la Commune de Paris*], Warszawa 1971. On trouvera aussi matière à maintes réflexions dans l'essai, excellent quoique pas toujours exact dans les détails historiques, de A. Kijowski, *Listopadowy wieczór* [*Le soir de novembre*], Warszawa 1972.

Parmi les travaux de Stefan Kieniewicz et eu égard à nos préoccupations, une importance fondamentale revient à: *Powstanie styczniowe* [*L'insurrection de janvier*], Warszawa 1972; *Konspiracje galicyjskie 1831 - 1845* [*Les conspirations galiciennes de 1831 - 1845*], Warszawa 1950; *Legion Mickiewicza 1848 - 1849* [*La Légion de Mickiewicz 1848 - 1849*], Warszawa 1957; *Spółczesność polskie w powstaniu poznańskim 1848 r.* [*La société polonaise dans l'insurrection poznanienne de 1848*], Warszawa 1960.

En ce qui concerne les ouvrages plus anciens sortis de sous la plume de militants socialistes chevronnés et présentant une valeur semi-documentaire, il vaut la peine de se pencher sur les livres suivants: B. Limanowski, *Historia demokracji polskiej w epoce porozbiorowej* [*Histoire de la démocratie polonaise après les partages*], 4<sup>e</sup> éd., Warszawa 1957; M. Mazowiecki (L. Kulczycki), *Historia polskiego ruchu socjalistycznego w zaborze rosyjskim* [*Histoire du mouvement socialiste polonais dans la partie du pays occupée par la Russie*], Kraków 1904; F. Perl (Res), *Dzieje ruchu socjalistycznego w zaborze rosyjskim (do powstania PPS)* [*Histoire du mouvement socialiste dans la partie du pays occupée par la Russie (jusqu'à la fondation du Parti socialiste polonais — PPS)*], 2<sup>e</sup> éd., Warszawa 1958; E. Haecker, *Historia socjalizmu w Galicji i na Śląsku Cieszyńskim* [*Histoire du socialisme en Galicie et en Silésie de Cieszyn*], vol. I, Kraków 1930.

Faute d'études plus récentes, une importance très grande eu égard au martyrologe national et révolutionnaire revient au livre de M. Janik, *Dzieje Polaków na Syberii* [*Histoire des Polonais en Sibérie*], Kraków 1928 (*ibidem* indications bibliographiques).

(Traduit par Jerzy Wolf)